GFP 5555

Dérision de la Légalité

COMME nous le signalons par ailleurs, le referendum a consacré, et sans doute pour longtemps, le néant des partis. Tant mieux ! Ces obstacles étant tombés d'eux-mêmes, la voie reste libre et la légalité étant dérisoire, tous les esprits vigoureux vont se tourner vers la lutte directe.

La dérision de la légalité, Lecoin et nos amis de *Liberté* viennent d'en faire l'expérience. On sait que depuis de nombreuses années, avec une ténacité et une grandeur d'âme qui leur ont valu des sympathies dans différents milieux, Lecoin mène le combat en faveur des objecteurs de conscience dans le but immédiat de soutenir ceux qui se trouvent dans les prisons militaires et le but qu'il espère proche, d'obtenir un statut de l'objection, un Etat tant soit peu intelligent l'aurait accordé depuis longtemps. Cela s'est fait un peu partout, y compris en Allemagne hitlérienne, et l'expérience a montré que cela ne menait pas très loin, l'autorité se donnant à bon compte l'allure de respecter la dignité individuelle. Cette allure, le préfet de police n'a pas voulu se la donner. Il a suffi que Maître Tixier-Vignancourt couvrit de sa voix tonitruante les préparatifs de fuite de ses minables clients : « Un gala des objecteurs à la Mutualité ! A quand le bal des fellagas à la mairie de Saint-Denis ? » Et le chef de la police, tout tremblant d'avoir été surpris en délit de négligence par le censeur autorisé, interdit le gala. L'avertissement de Tixier-Vignancourt lui avait servi de leçon car le journal *Liberté* ayant voulu organiser en janvier son gala annuel, cette fois M. Papon n'attendit pas la semonce pour l'interdire.

La campagne pour le referendum était libre, cela n'empêcha pas la police de retenir plusieurs camarades de nombreuses heures ou de se livrer à de puériles provocations. Nous disons bien puériles, car le solide noyau de militants qui forment la Fédération Anarchiste n'ira pas s'user en vaines escarmouches ni se suicider dans des combats prématurés. Notre propagande commence à porter ses fruits Nos idées rencontrent un terrain favorable. Certains paraissent même découvrir nos méthodes, telle l'insoumission. Devant la déconfiture du pseudo-socialisme et l'exigence plus urgente que jamais de la révolution que ressent le meilleur de la jeunesse, la chance d'un renouveau du socialisme révolutionnaire est grande. Comme les anarchistes de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci, ont donné sa vigueur au mouvement ouvrier révolutionnaire, nous animerons d'un souffle libertaire cette renaissance du socialisme, nous dégagerons sans cesse les valeurs permanentes de la révolution du fatras d'idées confuses douçâtrement libérales ou au contraire jacobines et sclérosantes qui ne manqueront pas, malgré leur faillite, de vouloir les étouffer.

La Rédaction

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

FÉVRIER 1961
MENSUEL. — Nº 67
PRIX : 0,50 NF

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI'
Tél. : VOL. 34-08

C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

Après le référendum

Les mystères de l'abstention

IL est assez curieux qu'au Pays de Descartes, (mais quelle parenté existe-t-il entre Descartes et la France de De Gaulle), il est assez curieux que dans cet aimable Pays, l'on puisse poser deux questions et prétendre ne recevoir qu'une réponse.

Un tel traquenard peut s'énoncer en équation.

Le référendum formulait en gros les interrogations suivantes :

— Etes-vous pour l'autodétermination ?

— Faites-vous confiance à de Gaulle pour la réaliser, par la nomination d'un gouvernement algérien ?

Ceux qui étaient d'accord sur la première et la seconde des questions pouvaient répondre « oui » et étaient seuls à pouvoir le faire.

Ceux qui étaient contre l'autodétermination (qu'ils croient ou non de Gaulle capable de la réaliser) se devaient de répondre « non ».

Tous les autres ne pouvaient que s'abstenir.

Cependant, les partis, plus férus d'opportunisme et d'appétits que de logique, ont cru bon d'inviter leurs ouailles à des choix marqués au coin de la plus pure des fantaisies.

C'est ainsi que le parti communiste au coude à coude avec les ultras d'Alger a lancé la consigne du « Non » à ses troupes.

Celles-ci quelque peu désemparées d'avoir à opposer la négative à une promesse d'autodétermination revendiquée par le Parti depuis toujours ont-elles suivi ses leaders ?

Les Radicaux se sont engagés sur la même pente savonneuse.

Cependant, plus malins (et plus aptes à recevoir quelque maroquin pour prix de leur servilité), les Socialistes ont pris le vent et ont invité leurs suiveurs à voter « Oui », ce qui leur permettra de se revendiquer du succès d'une majorité qui ne faisait de doute pour personne.

Ainsi, tous, ont participé au référendum : U.N.R., M.R.P., S.F.I.O., Indépendants, Communistes, Radicaux et même P.S.U., nul n'a suivi la saine logique qui consistait à inviter les militants, les sympathisants et les lecteurs à se tenir à l'écart d'une pareille mascarade.

Celui qui l'aurait fait, se revendiquerait sans doute aujourd'hui de l'accroissement du nombre des abstentions.

Nous ne nous donnerons pas ce ridicule, sans sous-estimer l'activité que nous avons déployée durant cette campagne; nous avons alerté l'opinion par des affiches qui dénonçaient l'imposture et même certains journaux locaux ont bien voulu se faire le porte-parole de notre position, c'est ainsi que nous pouvons lire dans « Le Centre Matin », l'article suivant :

LE GROUPE LIBERTAIRE DE L'ALLIER (ABSTENTION)

Le groupe libertaire de l'Allier communique: Nous ne doutons pas que, pour le référendum, de nombreux « citoyens » voteront nul ou s'abstiendront, il est trop apparent, en effet, que la consultation du 8 janvier, au lieu de régler la question algérienne prolongera la guerre à laquelle seulement la négociation peut mettre fin.

Aussi, beaucoup, hésiteront après la duperie maintenant évidente à tous, du premier référendum, à plébisciter de Gaulle ou à voter comme les ultras.

par Maurice LAISANT

Les libertaires quant à eux, estiment qu'il faut résolument boycotter le référendum : participer à une telle opération, même pour déposer un bulletin « non », c'est reconnaître une valeur démocratique à ce qui n'est qu'un plébiscite; c'est accepter de jouer gaulliste, c'est avaliser l'escroquerie.

Qu'était-il besoin d'ailleurs, d'un nouveau référendum, de Gaulle a déjà tous les pouvoirs. Et il n'en fait jamais qu'à sa tête. La pétition laïque a pu recueillir près de onze millions de signatures : cela a-t-il changé quelque chose ? Le désir de Paix a été suffisamment exprimé par le peuple en janvier 1960 et par la grève totale du 1er février : cela a-t-il empêché « la tournée des popotes » et le sabotage des pourparlers de Melun ?

Mais les événements dramatiques de décembre 1960 en Algérie démontrent lumineusement le bluff de mai 1958 : les paras ne sauraient débarquer en métropole sans qu'immédiatement le F.L.N. ne profite des troubles. Est-il concevable, en outre, que des centaines de milliers de jeunes du contingent acceptent sans réagir de suivre une tentative de subversion militaire ?

Dans ces conditions, accepter le jeu d'une consultation populaire, dont les dés sont pipés, c'est accepter le renforcement du Pouvoir gaulliste.

Il ne reste donc qu'à récuser d'avance un scrutin qui n'est qu'une mystification. Ne tombez pas dans le piège : voter, c'est reconnaître la validité du référendum, c'est asseoir plus solidement le régime gaulliste.

(suite page 2)

En Belgique

TRAHISON SOCIALISTE

Une grève détournée de ses buts généraux

APRES cinq semaines de « grève sauvage », les travailleurs belges ont repris le travail. Ils l'ont repris sans avoir atteint les buts que visaient leurs manifestations et que laissait espérer le caractère virulent de leur action. Les réformes de structure profondes, les nationalisations des industries maîtresses et un gouvernement à représentativité authentique qui étaient les plateformes immédiates de regroupement des syndicalistes en lutte ont cédé le pas aux revendications régionalistes qui permettaient aux « politiques » de jouer leur rôle. Rôle modérateur dans le sens conformiste de l'expression, suivant la tradition marxiste établie.

Pourtant les méthodes de combat adoptées par les grévistes traduisaient une volonté radicale de peser de tout le poids des forces ouvrières pour transformer une société anachronique, la seule du genre en Europe. Dominée par un capitalisme privé sans intelligence, guidé par la seule recherche du profit immédiat; sans aucune espèce de planification de production tant industrielle qu'agricole; rongée par un parlementarisme conservateur commandé par les groupes financiers; la Nation Belge a pu surmonter l'épreuve des sabotages organisés, des manifestations de rues, de l'immobilisation pratiquement totale de la Wallonie.

Pourquoi tant de forces et de moyens dépoyés n'ont-ils abouti qu'à un si misérable résultat ?

A la vérité, s'il est encore trop tôt pour faire le bilan exact du conflit, d'ores et déjà les responsables se sont démasqués.

Au lendemain du mariage de Baudouin, les travailleurs de la Wallonie, qui venaient de prendre connaissance de la « Loi unique » du gouvernement Eyskens, se prononçaient à une très large majorité pour un mouvement de grève générale. Les cadres de la F.G.T.B. ont temporisé, alléguant que les circonstances ne s'y prêtaient pas à l'heure où la perte du Congo menaçait l'économie belge. Une réplique instantanée aurait eu pourtant l'avantage de mettre le Parlement en face d'une classe ouvrière décidée à imposer sa solution. Mais telle n'était pas l'ambition des socialistes. Contenus dans l'opposition, c'est-à-dire hors de l'exécutif et des sinécures qu'il engendre, les socialistes belges voulaient exploiter le mécontentement des travailleurs pour imposer leur participation. Ils ont reçu, semble-t-il, des assurances du Roi sur ce point. Certes le projet de « Loi unique » a subi quelques amendements. Mais pour l'essentiel (augmentation des impôts, taxe de transmission, etc.), il demeure et avec lui le régime rétrograde que les grévistes voulaient transformer.

La bataille est-elle perdue ? Non pas ! Les travailleurs belges, par leur courage et leurs méthodes inspirées d'un syndicalisme vrai, ont démontré leur maturité politique. Il reste qu'ils ne peuvent plus compter ni sur les socialistes, ni sur les démocrates chrétiens, que leurs leaders, tels André Renard, Collard et Dehousse sont corrompus par un socialisme bâtard et complaisant.

Peut-être de nouvelles élections auront-elles lieu prochainement pour donner au P.S.B. aux dents longues, les places que sa trahison lui destine ?

Mais pour le prolétariat belge la lutte est à reprendre avec ses propres mots d'ordre. Qu'il s'unisse au-delà des querelles de régions sans objet. Alors seulement la victoire sera totale.

Jean MERCŒUR

LE LAOS ENTRE L'EST ET L'OUEST

LE Laos est le dernier champ où les rivalités Est. Ouest s'affrontent âprement.

Peuple de près de 2.000.000 d'habitants, étiré le long du Mékong, le Laos est coincé entre le Nord Viet Nam à l'Est, la Taïlande à l'Ouest. Au Nord sa frontière est commune avec la Chine, alors que celle du sud le sépare du Cambodge et du Sud Viet Nam.

Il forme la charnière entre l'Asie du SudEst qui gravite dans l'orbite de Washington et l'Asie communiste Ancienne province de l'Indochine française, le Laos acquit son indépendance lors de la Conférence de Genève en 1954. Mais, depuis les combats du printemps 1953, le Viet-Minh s'y était fortement implanté. Pour parer à l'extension du communisme dar l'Ouest indochinois, la Conférence de Genève en 1954 décida de tenter une neutralisation partielle du Laos et du Cambodge. Une commission internationale, présidée de droit par l'Inde et comprenant la Pologne et le Canada, fut chargée d'un rôle double, d'une part obtenir l'évacuation de l'armée viet-minh, ce qui fut assez rapidement acquis ; d'autre part réunifier le pays dont les provinces nord de Phong Saly et Sam Neua étaient pratiquement contrôlées par les troupes communistes du Pathet-Lao. Après trois ans d'efforts, et de nombreux échecs, le Prince Souvana Phouma, qui avait constitué un gouvernement de coalition, obtint le ralliement du Néo-Lao-Haksat, version politique du Pathet-Lao, formation militaire. Sur le plan extérieur, le Laos s'engageait dans une politique neutraliste du type de celle de Nerhu : visite à Pékin, acceptation de la protection de l'O. T.A.S.E., mais refus d'y participer. En 1958, les élections donnèrent à la chambre 13 sièges sur 21 au Néo-Lao. Haksat qui eut 2 ministres dans le cabinet Souvanna Phouma.

par Monique BERTHAULT

Quelques mois après, inquiets des progrès du neutralisme, les Américains qui avaient rêvé de faire du Laos un bastion de l'anticommunisme, et pour ce faire l'avaient inondé de crédits d'aide, supprimaient ceux-ci et par là tous les paiements de solde à l'armée et à la police laotienne. Devant les risques de chaos, Souvanna Phouma démissionna et le Laos perdit la paix qu'il venait juste de retrouver.

Entre-temps, la commission s'était ajournée sine die.

Or, comme il en a été en Turquie, comme il en est en Indochine ou en Amérique latine, les crédits américains sont essentiellement utilisés à corrompre tout ce qui est corruptible ; cela ne contribue peut-etre pas au développement des pays arriérés mais y suscite un certain nombre d'anticommunistes farouches, yens en place peu désireux de perdre leur vache à lait. Américaniste avéré, le nouveau gouvernement rejetta le Pathet-Lao dans la clandestinité et celui-ci reprit la guérilla et le contrôle des provinces septentrionales.

Le 9 août dernier, Kong-Lé, capitaine de parachutistes qui semble n'être qu'un homme honnête écœuré par les concussions, chassait, par un coup d'Etat, les pro-Américains et rappelait Souvanna Phouma. Jusqu'au 10 décembre, celui-ci tentait de reformer un gouvernement de coalition et de ramener le Laos sur la voie du neutralisme. En fait, la situation se présentait ainsi : à Vien Tiane le gouvernement de Souvanna Phouma, légalement investi par le roi, soutenu par Kong-Lé, appuyé par le Pathet Lao, officiellement reconnu par les Américains qui, après l'acceptation par le Laos de l'aide russe, rétablissaient l'octroi de crédits préalablement supprimés, mais n'en soutenaient pas moins à Savannekhet,

(Suite page 3)

Les ennuis de Nikita

LA REVOLTE DES PLANTES

AINSI les plantes comme les hommes refusent de suivre le processus d'évolution historique, une fois pour toutes, mis au point il y a une centaine d'années par des barbus pertinents, et périodiquement rafraichi par des disciples auxquels la dialectique sert de table de logarithme. Les hommes ? On peut toujours les fourrer en Sibérie, les céréales c'est une autre histoire, et Nikita Khrouchtchev vient d'en faire la triste expérience.

Survivance des séquelles petites bourgeoises, sabotage ? Le Comité Central se perd en conjectures. A tout hasard Nikita a décidé d'envoyer un ministre traire les vaches. On peut regretter que cet exemple ne soit pas étendu à une bureaucratie qui porte vaillamment le licol depuis des lustres et qui aurait pu se retremper à la base auprès des bourricots socialistes qui, comme chacun le sait, ont une conscience de classe qui résiste à la carotte avec laquelle on gruge leurs frères occidentaux.

La dialectique n'avait pas prévu cet individualisme foncier des saisons et des paysans chapardeurs qui jusqu'à Gorki a fait les beaux jours de la littérature russe. Peut-être à l'Agriculture a-t-on trop lu le génial Staline et pas assez ce chef-d'œuvre de la psychologie du paysan russe, « Les Ames mortes », d'un certain Gogol ?

Concussion, pillage, incompétence, prévarication ! Des fonctionnaires qui achètent à prix fort des récoltes clandestines pour les faire figurer dans la production du Domaine, des ministres qui tronquent les statistiques ! Le pouvoir berné, le moujik à la limite de la faim, voilà, direz-vous, un scénario dû à la plume de Tchékov et destiné à arracher son masque à la corruption qui ronge la Sainte Russie ! Vous n'y êtes pas. L'auteur est M. Nikita Khrouchtchev et le bilan celui de deux générations communistes dans le domaine de l'agriculture ! On est loin des hommes nouveaux que ce communisme devait créer. Il est vrai que pour qu'un homme moralement neuf sorte du creuset socialiste il fallait supprimer les inégalités qui, pendant des siècles, l'avaient perverti. Il fallait supprimer les sinécures dont le pouvoir impérial se servait pour s'assurer une clientèle fidèle. Il fallait abandonner les visées impérialistes pour consacrer aux peuples les richesses extraites du sol. Or, rien de tout cela n'a été fait. On a chassé les anciens bénéficiaires pour les remplacer par la nouvelle classe des fonctionnaires du parti qui occupe

par Maurice JOYEUX

les places autrefois réservées à l'église, à la noblesse, à la haute bourgeoisie. On continue la politique d'expansion impérialiste léguée par les tzars. Les classes demeurent, les prébendes aussi ! Les hommes dont la révolte est comprimée par le plus formidable appareil de coercition de tous les temps trichent ! C'était inévitable, les mêmes causes produisant immanquablement les mêmes effets.

Quelques éclats de voix, quelques ministres déplacés, quelques déportations vers la lointaine Sibérie, quelques rodomontades ne changeront rien au problème qui est d'abord un problème de structure du régime.

Faucher le blé en paille et en faire de la litière pour les pourceaux n'empêchera pas, au printemps, l'épi qui jaunit de cligner de l'œil du côté du soleil qui rougeoie, la tête tendrement inclinée vers les pavots rouges qui lui font escorte ou d'écarter dédaigneusement le chardon hargneux.

Ainsi sont les hommes, sacrifiés aux mythes de l'industrie lourde, des fusées atomiques, des voyages interplanétaires, d'une politique de chantage, qui courbent la tête, puis avec une patience infinie cherchent la faille qui leur permettra de tourner le système et d'apporter dans leur assiette des mets plus consistants que la dialectique.

La révolte des plantes contre le plan quinquennal annonce la révolte des hommes contre les nouvelles classes qui l'imposent. Nikita s'est tristement interrogé sur la métamorphose d'un mouton lorsqu'il passait de l'étable collective à celle d'un paysan. La raison est simple. Le paysan mangera son mouton, celui du kolkhose sera dévoré par la bureaucratie qui a usurpé le socialisme.

Pour vaincre l'alliance étroite des plantes et des hommes il suffirait aux membres du Comité Central et à Nikita, leur patron, d'abaisser leur regard fixé vers les fusées qui filent vers la Lune pour regarder les foules qui désirent vivre, vivre d'abord !

Et c'est alors que leurs yeux émerveillés découvriraient ce remède dont aucun d'entre eux n'a jamais soupçonné l'exisetnce : l'alliance étroite du socialisme et de la liberté.

Texte du télégramme adressé à la F.G.T.B.,

42, Rue Haute - BRUXELLES

« Le Comité de Relations de la Fédération Anarchiste assure les camarades belges en lutte contre l'exploitation de son soutien fraternel. »

QUE FAITES-VOUS LE 10 MARS ?

Censuré

Si les producteurs de navets (cinématographiques, et non maraichers), ont pu concevoir des craintes, les voilà maintenant rassurés : les nouvelles dispositions de la censure leur réservant encore de beaux jours.

Les commentateurs s'accordent à considérer le renforcement des pouvoirs impartis au ministre de l'Information comme signifiant que, plus encore que par le passé, tout sujet de caractère politique sera banni de l'écran.

En conséquence, ne vous attendez pas à voir un jour Les Sentiers de la gloire, ce film sur les mutineries de 1917 et leur atroce répression ; ni Morambong, œuvre tournée en Corée du Nord, qui fut exclue des programmes français pour complaire au potentat (déboulonné depuis) Syngman Rhee. Et ce n'est pas demain qu'Autant-Lara fera le film dont il rêve sur l'objection de conscience. Pas de films non plus sur la Commune de 1871, ni sur l'affaire Dreyfus, ni sur les grèves de 1936 ; du moins, rien qui vaille.

Il va sans dire qu'on pourra parler de religion au cinéma, à condition que ce soit en bien : il pleuvra des films sur Bernadette Soubirous, sur la Passion de Jésus, sur Moïse ou sur saint Jean-Baptiste. Mais pas un mot là-contre.

La moindre parole, la moindre image de nature à faire froncer les sourcils à un curé seront proscrites comme pouvant soulever la colère des bigots et troubler l'ordre public.

Le cinéma sera moral. Il y aura certes quelques crimes çà et là sur l'écran, mais les victimes seront vengées, les assassins repentant se convertiront avant d'expier: Il conviendra que le cinéma nous persuade, comme les bandes de Paul Gordeaux, que « le crime ne paie pas ». Cela n'empêchera pas que, sur plusieurs dizaines de hold-up commis en 1960, d'un montant de plus d'un milliard, la police n'ait découvert les auteurs que d'un seul d'entre eux ; mais le cinéma n'est-il pas fiction, et le rôle de la fiction n'est-il pas de faire oublier la réalité ?

Donc, farder la vérité, taire ce qui pourrait faire réfléchir, laisser de côté les grands problèmes de la pensée et de l'histoire contemporaines, ressasser les vieux poncifs du vaudeville ou les vieilles chimères de la dévotion, gorger de la guimauve des « bons spectacles familiaux » les troupeaux du samedi soir, remplacer les veillées des défuntes chaumières, telle est la mission du cinéma, confirmée par l'Ordre Moral gaulliste après avoir été définie dans les évêchés.

Place aux amuseurs, aux histrions, aux guignols ! A nous les Fortiches, à nous la Famille Fenouillard, à nous les Pique-Assiette ! A nous Pédalu en soixante épisodes ! Le navet jouira de toutes les protections. Pas de censure sur la bêtise. On va bien rigoler !

P.-V. BERTHIER.

CHOMAGE ET PLEIN EMPLOI

IL paraît que lorsque tout le monde a un emploi rétribué on peut écouler sa production à un certain prix, l'économie est en bonne santé et toute conjoncture est favorable. Voire !

Cela ne peut être vrai dans la meilleure des économies possibles que si tous ceux qui touchent un salaire pour prix de leurs services font quelque chose d'utile; ou bien que ceux qui produisent échangent sur le marché des produits de valeur équivalente.

Croit-on, par exemple, que le fait de construire un pont (voir le film « Crésus » de J. Giono), ou une route là où ne passe personne résout le problème du chômage parce que cette construction distribue des salaires. Croit-on qu'en embauchant 100 employés dans tel poste administratif, alors que dix suffisent, on a contribué à enrichir l'économie. Croit-on que le fait de vendre au double de sa valeur le gaz, l'électricité, le billet de chemin de fer, l'essence, etc., en gonflant les effectifs ou en empochant les bénéfices à la production dus à la productivité, on contribue à la création d'un marché équilibré. Poser de telles questions, c'est évidemment y répondre.

Des gens bien intentionnés justifient le militarisme ou s'en consolent en pensant qu'après tout, des millions de familles vivent des revenus que leur procure la fabrication des engins de guerre. D'autres vont jusqu'à dire sans sourciller que les guerres, les tremblements de terre, les incendies, les inondations ont un bon côté qui est de favoriser le plein emploi en donnant du travail aux ouvriers. « Quand le bâtiment va, tout va », dit-on couramment. Détruire pour reconstruire, n'est-ce pas un peu l'un des principes des dieux qui président à notre destin.

Il paraît aussi que cette thèse dite du plein emploi serait celle d'un grand économiste anglais nommé Keynes. Je ne suis pas assez compétent pour l'affirmer, mais si c'est exact, à mon humble et tout petit avis, dans mon tout petit monde libertaire, je dis que ce savant se trompe et que sa thèse est fausse. Je crois qu'il vaut mieux payer des chômeurs que de les occuper à un travail inutile, ou bien payer des gens pour ne pas produire, comme aux U.S.A., si leur production est destinée à être détruite : ce qui ne signifie pas que ce système soit rationnel. On travaille pour vivre, on ne vit pas pour travailler. Si, par exemple, il suffisait de frotter une lampe, comme dans un conte des mille et une nuits, pour avoir tout ce qu'on désire, il serait insensé de maintenir notre gigantesque appareil de production et de distribution. Travailler, créer, produire seraient un jeu, une distraction, un sport. Je crois bien que c'est là la vérité et que ceux-là ont raison qui crient : Vive le travail libre ! A bas les travaux forcés !

Mais, serrons de plus près la question. Dans une société comme la nôtre où tout se comptabilise, que prouve le chômage ? Tout simplement que l'on peut produire autant en travaillant moins grâce au progrès technique qui permet de remplacer l'homme par la machine. Dans ces conditions, il est bien logique que certains tiennent le raisonnement suivant :

« Maintenant que nous pouvons vivre aussi bien en travaillant moins, à quoi bon nous donner plus de peine. A partir de demain, nous ne travaillerons plus

par Jean FONTAINE

que six heures par jour et si, pour des raisons techniques on ne peut agir ainsi, certains d'entre nous chômeront jusqu'à ce qu'ils aient la possibilité d'être occupés à leur tour tout en touchant le même salaire ».

Ce raisonnement est tout à fait compréhensible, et c'est précisément une manière parmi beaucoup d'utiliser le progrès technique. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas là l'arrêt de tout progrès, l'immobilisme dans l'évolution. Ce serait vrai si tout se passait ou pouvait se passer selon le vœu exprimé ci-dessus. Mais les choses ne se passent pas ainsi pour la raison que les hommes ne sont ni des saints ni des anachorètes, mais des êtres vivants avides de satisfaire quantité de besoins présents et futurs. S'ils ont de l'argent de reste grâce à de meilleures méthodes de production, ils dépenseront cet argent pour se procurer des choses qu'ils désiraient depuis longtemps et qui maintenant sont à leur portée. Or, il faudra travailler pour produire ces nouveaux biens ou jouir des nouvelles distractions certainement plus coûteuses : la durée du travail n'en sera guère plus courte. L'idée que le progrès technique doit aller de pair avec une diminution de la durée du travail est une croyance fausse. Tout ce qui peut arriver c'est qu'une partie de la population se contente de vivre avec un revenu qu'elle jugera suffisant. Combien de gens se retirent pour vivre modestement quelque part alors qu'ils pouvaient travailler encore comme avant. Cette situation aura pour effet de diminuer l'offre de main-d'œuvre et par là de maintenir des salaires plus élevés pour ceux qui voudront travailler plus longtemps et avoir un train de vie plus confortable.

Donc, comme je crois l'avoir montré, le progrès technique, la rationalisation, l'automation ne conduisent pas au chômage. La théorie du plein emploi telle qu'elle est comprise provient d'une fausse interprétation des phénomènes économiques. L'emploi à tout prix conduit au gaspillage, quand ce n'est pas à de scandaleux abus : investissements malsains non rentables ; créations d'organismes inutiles favorables au développement d'une bureaucratie dont on connait la malfaisance; maintien des activités marginales par le système des subventions, etc.

Il faut le dire, le répéter, le crier dans l'oreille des sourds, de nos responsables de l'action syndicale : le chômage technologique n'est pas un signe de misère, mais de progrès, de prospérité et d'abondance. Mais, entendons-nous bien, il s'agit du chômage dû à de meilleures techniques de production. Il ne s'agit pas du débauchage dû au malthusianisme, à l'incompétence des chefs d'entreprises, aux mesures inspirées par un dirigisme irrationnel d'hommes corrompus dont la devise est celle-ci : « Périsse la société, mais que nos intérêts triomphent ».

Dans ce cas, en toute logique, en toute justice, les crises ne devraient pas être résolues par la mise en chômage des salariés, mais par des sanctions contre la direction et ses collaborateurs immédiats allant jusqu'à la révocation ou la mise à pied. C'est ainsi qu'on aurait dû procéder chez Renault. C'est tout le contraire qui a lieu avec les méthodes de nos gouvernants dirigistes : on renvoie les ouvriers de la base, on renfloue les entreprises en difficultés par des subventions, ce qui revient à accorder des dommages et intérêts aux techniciens et dirigeants souvent directement responsables des crises et des catastrophes ! C'est çà notre monde capitaliste !

On ne doit pas craindre le chômage technologique. L'expérience le prouve. Le procédé technique nouveau ou l'emploi d'une machine réduisant momentanément le nombre des emplois ne peuvent, dans la pire des hypothèses, appauvrir l'économie générale, car alors on n'aurait procédé à aucun changement s'il en avait été ainsi. Donc, en attendant un emploi, tout chômeur peut conserver son salaire sans nuire à l'économie. Et, au fait, n'est-ce pas juste et logique que la machine qui prend la place de l'homme ne le prive pas de son salaire ? N'est-ce pas le bon sens même ! N'y a-t-il pas là aussi la justification du salaire garanti à vie pour tous les salariés.

Si la classe ouvrière, dans la mesure où ces mots ont encore un sens, voulait prendre conscience de tous ces problèmes, elle pourrait les résoudre à son avantage. Mais il lui faudrait opposer aux conceptions de ses maitres où jouent l'appât des profits immédiats et la lutte pour le maintien des privilèges, autre chose que les appétits de catégories, la lutte pour les primes et les indices et surtout la honteuse acceptation du partage des profits de caractère capitaliste.

Propos d'un vieil enseignant

La désobéissance, force principale des peuples libres

par Roger HAGNAUER

AINSI officiellement, là où siègent et jugent les représentants les plus qualifiés des deux plus vieilles institutionss de l'Etat (1)0, l'Armée et la Justice : l'Epée et la Toge — on pose en termes particulièrement clairs : le droit à l'objection de conscience et à la désobéissance militaire.

Un vieil ami, syndicaliste chevronné, après avoir fredonné le : **Salut aux soldats du XVIIe** (2), me propose ironiquement de protester contre l'arbitraire des sanctions frappant Massu, Salan et Juin. Sa malice antigaulliste ne manque pas d'une certaine logique. Il est intolérable que, signataire de l'Appel des 121, le grand mathématicien Laurent Schwartz soit exclu du corps enseignant de Polytechnique. Il est réconfortant que deux cents anciens polytechniciens aient généreusement protesté, au nom de la culture désintéressée. Pourquoi ne pas revendiquer la même liberté d'opinion pour un maréchal et deux généraux ?

Les libertaires, me dit-on, ne témoignent de leur constance qu'en se plaçant délibérément au-dessus des réalités et hors des contingences. Justification et non objection. Maintenir de hautes valeurs morales, par-delà les événements qui se suivent et les politiques qui passent, c'est la raison d'être de ceux qui ne veulent pas tout subir, pour survivre. Et nous accordons la liberté au nom de nos principes à ceux qui nous la refusent, au nom des leurs. Mais quelle liberté ?

— Il s'agit non d'exprimer des opinions, mais d'exercer une fonction. Il est vrai que l'on veut inclure l'enseignement dans une administration d'Etat, que tout gouvernement prétend imposer ses décisions au nom d'une vérité éternelle et soumettre l'avenir à sa propre durée. Mais il est également vrai que l'enseignement ne se révèle efficace **qu'en méprisant la Raison d'Etat et en libérant les générations ascendantes des servitudes de l'actualité.**

Tandis que l'Armée n'est devenue permanente, puis nationale que pour assurer **dans l'immédiat** la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat.

Un professeur peut juger en citoyen libre la politique du gouvernement en Algérie sans que son enseignement soit affecté par son jugement. Et s'il dépasse et contrarie le présent en orientant ses élèves vers le « **devenir** », c'est qu'il a parfaitement compris le sens moral et social de sa mission.

Un officier de métier doit appliquer strictement la politique du gouvernement en Algérie, même changeante et contradictoire. Un fonctionnaire d'autorité — militaire ou civil — agit sous sa responsabilité propre, par délégation du pouvoir régulier. Qu'il soit gendarme ou général, il ne peut se plaindre, lorsque son autorité — exorbitante par définition — lui est enlevée par qui lui a conféré.

Je lis avec intérêt « l'analyse de la situation algérienne » élaborée par « un groupe d'officiers supérieurs et subalternes », publiée le 21-12-60 par la « **Nation Française** » (organe officieux du Comte de Paris). Cela mériterait amples commentaires. Ces nostalgiques du 13 mai 1958 reconnaissent que « **la rébellion est née en 1954 des privilèges dont a bénéficié trop longtemps une minorité et des atteintes portées par cette minorité à la dignité de la majorité** ». Messali-Hadj et même Ferrat Abbas n'ont jamais dénoncé le colonialisme en termes plus décisifs. Et ces galonnés intelligents n'ont pas tort de déceler quelque dédain raciste dans l'exclamation du Général sur les Musulmans : « **Jamais vous ne ferez des Français de ces gens-là !** »

Mais ces messieurs bouillonnent du képi, lorsque comparant le « soldat citoyen » à « **l'étudiant qui n'a jamais fait son service militaire** » (sic !), ils réclament pour l'Armée le droit de s'affirmer en faveur de l'Algérie française, puisque **l'Union Nationale** des Etudiants jouit du privilège de manifester pour... « l'abandon de l'Algérie ». Car c'est vraiment « l'autodétermination », spontanée de la majorité des étudiants qui a provoqué l'action de l'Union Nationale. Tandis que « les soldats-citoyens » sortent de l'isoloir électoral pour s'aligner silencieusement derrière leurs officiers. Massu peut grogner contre de Gaulle ! Permettons au cavalier Croquebol de grogner contre Massu... et l'adjudant Flick ?

Une rétrospective remontant aux gardes françaises de 1789 et revenant aux soldats musulmans et congolais de 1960 ne nous offre que deux aspects de la rupture entre l'Etat et l'Armée. La fraternisation à la base entre militaires du rang et travailleurs révoltés — ou la rébellion des chefs au sommet : **l'armée d'une politique imposant la politique de l'Armée.** Au recto : les gardes nationaux du 10 août 1792, les Moujicks abandonnant les tranchées en 1917, les soldats allemands du 9 novembre 1918, les marins de la Mer Noire, les communistes hongrois sous l'uniforme de 1956 assassinés par les robots militaires de Khrouchtchev... Au verso : Bonaparte, Von Kapp, Kornelof, Weygand, Franco, Nasser, Salan, Mobutu. Entre l'insurrection populaire et le Coup d'Etat militaire, nous ne balançons pas !

Mais nous avons promis d'élever notre constante morale au-dessus de notre quotidienne politique. Alors il faut voir le ciel qui s'éclaircit pas-dessus la purée boueuse qui s'épaissit. Peut-être vivons-nous le temps de l'accomplissement de l'une des plus grandes victoires de l'Homme ?

Si l'hypocrisie est un hommage à la vertu, les officiers parachutistes avouant qu'ils auraient désobéi à l'ordre d'engager le feu sur les barricades d'Alger en janvier 1960 (alors qu'ils ont prévenu les ordres en abattant plus de cent Musulmans dans les quartiers indigènes d'Alger et d'Oran en décembre 1960) ont inconsciemment justifié l'objection de conscience.

L'idée domine aujourd'hui le droit public international. Les régimes de Londres, de Washington, de Bonn **ont égalisé l'objection de conscience.** Ici on va plus loin, en insérant dans la loi militaire allemande, en termes formellement explicites, **le droit à la désobéissance aux ordres inhumains** (3)

Est-il vrai que de Gaulle lui-même ait confié à ses proches qu'il attendait la fin de la guerre d'Algérie pour laisser aux appelés le choix entre **servir militairement sous l'uniforme** et **servir — sans uniforme — dans des œuvres de paix ?**

Raison de plus pour glorifier ceux qui n'ont pas attendu cette... échéance. Saluons donc les militants de « **l'Action Civique non violente** ». Leur bulletin de novembre 1960 rappelle que l'organisation « **Friends Service Commetee** » formée par des Américains **refusant le service militaire** a obtenu le Prix Nobel de la Paix en 1957, pour son action dans les zones de tension raciale ou internationale. Un jeune Anglais paralysé pour la vie, à la suite d'un accident de travail dans un service civil international : **David Hogett** a obtenu la plus haute distinction des Nations Unies. Et ce jeune héros a écrit au Président de Gaulle que **son sacrifice glorieux n'avait été possible que parce qu'il avait refusé le service militaire et qu'il souhaitait qu'on facilitat un tel choix à tous les jeunes Français.**

Le vieil enseignant entend avec une humble émotion le message de ses anciens élèves, aujourd'hui engagés dans cette résistance passive à la guerre et dans le service civil international. Humilité ? Mais aussi joie profonde de démentir par de tels exemples les propos insultants de ses contemporains sur la jeunesse d'aujourd'hui.

Puisse-t-il voir avant de partir s'inscrire au fronton de la Cité une adaptation élargie du célèbre article de la déclaration révolutionnaire de 1793 :

« **Lorsque les gouvernements et les partis violent les droits de l'homme, la désobéissance civile et militaire devient le plus impresciptible des droits et le plus sacré des devoirs** ».

(1) Au procès des barricades.
(2) Faut-il rappeler que ces soldats avaient refusé de marcher en 1907, contre les vignerons de l'Aude, grévistes et révoltés ?
(3) Notons en passant qu'aucun régime — dit socialiste ! — n'admet même la simple propagande pour l'objection de conscience.
Et dernièrement on a sérieusement renforcé la discipline militaire dans l'Armée rouge — déjà la plus férocement hiérarchisée de toutes les armées européennes.

P.S. — Ma mauvaise écriture explique des erreurs d'impression trop nombreuses pour être toutes rectifiées. Cependant, dans mon dernier article : « Vocation libertaire des instituteurs syndicalistes » (M. L. de janvier 1961), il faut lire :

3e colonne, 1er paragraphe « **que l'instituteur se méfie inconsciemment** (et non inconsidérément) **de l'Etat centralisateur.**

Même colonne, 3e paragraphe : « **la démocratisation indéniable de l'Alma mater** (et non la démonstration).

Un chancre de la vie sociale:

LES DIRECTEURS

par MONTLUC

DEPUIS quarante ans, la vie syndicale a profondément changé et seuls peuvent s'en rendre compte les hommes nouvellement intégrés dans l'organisation qui, par le canal de notre littérature, prennent contact avec ce qu'elle fut autrefois et qui confronte l'histoire avec les réalités qui les entourent. Je dis, seuls les nouveaux venus, car pour les autres, pour nous autres, cette évolution sans coupure s'est faite insensiblement dans les faits, laissant intacts les mythes auxquels nous nous raccrochons. Cette situation prend un tour tragique lorsque, brusquement, nous nous arrachons des routines de la vie militante pour prendre du recul et contempler froidement ce qu'est devenu le mouvement ouvrier, lorsque nous essayons de rattacher l'action quotidienne aux perspectives révolutionnaires qui furent son berceau, lorsque nous engageons avec le nouveau venu ce dialogue qui nous situe sur des plans différents, ou nous parlons des langues différentes en attachant aux termes du langage des valeurs différentes, voire opposées.

Un effort de clarté s'impose qui n'a rien à voir à l'idéologie, **mais qui concerne le comportement des hommes qui, contrairement à ce que prétendent les marxistes, finissent par imposer aux événements politiques, économiques et sociaux un comportement qui leur permet de se maintenir au centre, et cela pour une raison définitive qui n'a pas échappé aux philosophes anarchistes. Dans le monde qui nous entoure, tout mouvement dépend d'eux et ils sont la seule force dotée de la faculté de communiquer aux choses de l'esprit la rotation qui conditionne l'évolution.**

On ne peut donc pas comprendre les transformations profondes qui, presque à notre insu, ont bouleversé le mouvement syndical, sans essayer de situer les hommes qui en sont l'armature et dont la démarche qui pèse sur l'organisation crée cette faille entre le passé et le présent qui parfois donne le vertige. En tête de ces hommes, et peut-être parce que, sous l'éclairage de l'actualité, ils se découpent nettement aux yeux, non seulement des syndiqués, mais de la population toute entière, je veux placer ceux que je nommerai « les directeurs ».

Le terme peut paraître nouveau et inusité dans la phraséologie syndicale ; pourtant, l'histoire lui a donné un sens qui situe parfaitement la catégorie de militants dont je veux examiner l'attitude. Le mot est employé pour la première fois, je crois, par Schiller dans son histoire de la guerre de « Trente ans », puis dans son drame tumultueux « Wallenstein ». Il désigne essentiellement ces militaires détachés auprès des administrations, payés par elles, auprès desquelles ils sont censés représenter les intérêts de l'Empire, mais dont la situation mal définie leur sert à se créer une situation indépendante et singulièrement lucrative. On réemploie le mot sous la Révolution et l'Empire et là encore, il désigne ces petits potentats qui, loin du Pouvoir central, deviennent les tyranaux vivants sur l'habitant, au nom des grands principes. On pourrait l'appliquer aussi justement à tous ces fonctionnaires ou militaires qui ont servi ou qui servent encore aux colonies ou en Algérie. Il me paraît convenir parfaitement aux syndicalistes dont je veux parler aujourd'hui.

Au lendemain de la guerre de 1914, sous l'impulsion de Merrhein, la C.G.T., sous le couvert de « l'esprit gestionnaire », devait commencer cette lente pénétration qui devait l'introduire dans l'appareil économique de l'Etat. Les événements de juin 36, mal compris, mal exploités devaient précipiter ce mouvement. Il convient de dire qu'à ces dates comme au lendemain de la Libération, les politiciens aux dents longues du parti socialiste qui avaient réussi à s'introduire dans les syndicats pesèrent d tout leur poids pour précipiter l'évolution des cadres du mouvement ouvrier vers les sinécures. Et partout se crèèrent des organismes mixtes, caisses, régies, régimes, conseils, commissions, et j'en passe, où des militants syndicalistes furent détachés par l'organisation à tous les échelons. Mieux, à la tête de ces services multiples, l'organisation patronale comme l'organisation ouvrière, se partagèrent les directions. La Sécurité sociale, la Régie Renault, les Charbonnages, les Assedics, tel fut le terrain qui vit proliférer les « directeurs ».

Beaucoup étaient des besogneux qui gravitaient autour des directions de syndicats, de fédérations ou d'unions départementales, sans y jouer le premier rôle, car un éclair de bon sens maintint en place les militants de valeur indispensable à la vie du mouvement ouvrier. Beaucoup d'entre eux passaient des salaires difficiles et aléatoires, aux salaires somptueux. Pour eux l'ère de l'autorité, des frais de représentations, des déjeuners d'affaires en cabinet, commençait. Ils furent éblouis !

On les vit solidement accrochés à la hiérarchie des salaires, intraitables sur la discipline, compréhensifs envers les difficultés des entreprises et des bureaux qu'ils avaient à gérer. On en vit même prendre leur distance envers les organisations syndicales qui les avaient mis en place et je suis volontairement modéré, car je me demande ce que certains d'entre eux, dont j'ai le nom au bout de la plume, peuvent avoir encore de commun avec elles. On les vit, par contre, solidement unis entre eux pour défendre et augmenter leurs « avantages particuliers ». Installés dans l'appareil économique pour y introduire derrière eux l'organisation syndicale, ils ont été souvent, trop souvent, hélas ! les interprètes de l'Etat ou du Patronat pour prêcher parmi nous « la modération », « la compréhension »!

Que diable les affaires sont difficiles, l'économie branlante ! Bien peu de ceux qui émargent pour plus de deux cent mille francs par mois, ont défendu devant les conseils d'administration dont ils dépendent, les cinquante mille francs pour tous les salariés que réclame l'Union départementale F.O. Peu les ont trouvés raisonnables.

Mais si nous les avons vus et si nous les voyons encore, d'autres les voient aussi, ceux pour qui le Syndicalisme ne représente plus rien, ceux au contraire pour qui le Syndicalisme représente un moyen comme un autre de faire carrière. Et si les premiers lui prêtent, par leurs propos, un caractère qui n'est pas le sien, tout au moins pas encore, les seconds justifient ce caractère aux yeux des masses.

Je sais, il y a des exceptions à la règle. Mieux, individuellement, les hommes ne sont jamais totalement ce que leur apparence collective suggère. En général, les « directeurs » sont de bons patrons, le tout est de savoir si le mouvement ouvrier doit créer des patrons bons ou mauvais ou les supprimer ! En tout cas, posons le problème nettement. Une fois installés dans la place, les « directeurs » sont-ils en état de remettre en cause, sans compensations équivalentes, la position sociale qu'ils ont acquise, les habitudes qu'ils ont prises, les commodités familiales qui en résultent. Je le dis nettement : **JE NE LE CROIS PAS.**

Ils sont, dans le cadre syndical, un corps à part et si la pression des événements se précise, ils seront plus un élément désagrégateur qu'un élément gestionnaire. Il faut les entendre, lorsque le hasard les rejette à la base, discuter de leur malheur, de l'ingratitude de ceux qui les ont pourtant nantis et sans lesquels ils continueraient à croupir dans des situations médiocres. Ils ne sont pas mauvais, ils sont des hommes, et le milieu qui les hape, les recrée sans même qu'ils s'en rendent compte. L'erreur du syndicalisme, c'est de les introduire dans un cadre où ils se dissolveront.

Il faut le dire nettement, Merrhein s'est trompé. Reconstruire l'économie de l'intérieur, employer la tactique du cheval de Troie est une erreur. Les hommes partis à la conquête des organismes mixtes nous reviennent tout imprégnés des vertus de la collaboration de classe. Ils sont le ver dans le fruit, et derrière eux, tous les petits « Rastignac » du syndicalisme rêvent de s'engouffrer et ceux-ci sont déjà légion qui constituent leur clientèle et leur appétit, justifient toutes les combines.

Avec quelques autres dont je me promets de parler par la suite, le problème des « directeurs » doit être réglé par l'organisation syndicale, sans quoi elle en crèvera.

Après le Référendum

(suite de la page 1)

En fait, en abandonnant son destin aux mains d'un homme, il a signé sa propre déchéance. Inconsciemment par la démission collective de mai et de septembre 1958, le peuple français est complice de la continuation de la guerre.

Il ne mettra fin à celle-ci et à l'aventure gaulliste qu'en reprenant en mains son propre destin.

Le référendum ne résoudra rien. Seule, serait décisive l'intervention résolue des classes laborieuses. »

Nous ne prétendrons pas pour autant que les 29,05 % d'abstentions représentent la proportion des anarchistes ou même de leur influence dans le Pays. Ce serait trop beau !

Disons simplement que la stupidité d'un tel référendum a contraint les électeurs à agir en anarchistes, et cela malgré la retape éhontée du gouvernement et malgré le chantage à l'aventure que causerait, dit-on, le départ du saint sauveur Charles de Gaulle, et qui a fait peser la balance en faveur du « Oui » par l'adhésion de tous les aperués à qui le spectre de la révolution fait tout accepter, la guerre y compris.

Deux enseignements sont à tirer des résultats obtenus.

D'abord, la désaffection des masses vis-à-vis des partis politiques, l'absence d'influence et d'autorité de ceux-ci sur celles-là.

Les dirigeants, les leaders, les comités nationaux peuvent décider, décréter, tailler dans les textes et rogner dans les décisions, leurs ordres ne vont qu'à une troupe aveugle et limitée de suiveurs. La masse de ceux qui les ont mis au Pouvoir leur échappe.

Je n'en veux pour preuve, que les résultats de 15,20 % de « Non » que se disputent Indépendants, Communistes, Radicaux et P.S.U., chacun prétendant y retrouver les siens.

Plus important encore (et c'est là, le deuxième enseignement à tirer) est la question des abstentions... De vastes enquêtes sont ouvertes à ce sujet qui révèlent plus la stupeur d'y voir une proportion supérieure à celle de chacun des partis, quel qu'il soit, que de faire une analyse véritable.

La saison, la participation des femmes au corps électoral, les difficultés de déplacement des populations campagnardes en région montagneuse, les heures de travail de certains, la maladie et l'âge des vieillards sont invoqués pour expliquer cette désaffection des devoirs civiques (Sic) et cette absence de sens des responsabilités (resic).

En réalité, il n'est plus temps de se livrer à ce chantage classique en raison duquel l'électeur moyen ne voulait pas se voir comparer au pêcheur à la ligne.

L'expérience nous a prouvé, que dans le même temps où la concierge interwievait ses locataires pour savoir si elle devait voter « oui » ou « non », des hommes pourvus de sens politiques et soucieux de tous les problèmes sociaux, jugeaient bon de se tenir à l'écart d'une pareille pantalonade.

Aujourd'hui que la farce est terminée, et les lampions éteints, les mêmes politiciens, vont se retrouver devant les mêmes événements avec un même programme ou plutôt, une même absence de programme.

On vantera dans un même enthousiasme verbal, l'acheminement vers la Paix et l'armée qui poursuit la guerre, le droit des peuples à la liberté et le respect des institutions qui l'ont toujours contesté, l'affirmation de l'autodétermination et la mise en place d'un gouvernement qui n'a été déterminé par personne.

Nous n'avons aujourd'hui, pour espoir de voir finir la scandaleuse, criminelle et ridicule aventure algérienne que la crainte des Occidentaux devant un G.P.R.A. abandonné de tous, et prêt à accueillir l'aide de l'U.R.S.S. et de la Chine.

Les U.S.A. et l'Europe attendront-ils impassibles un nouveau Dien Bien Phu pour se remuer, et laisseront-ils au caprice d'un Chef d'Etat vaniteux, le soin de mener le Monde à l'abime.

Action civique non violente

Deux autres jeunes soldats, sur le point de partir en Algérie, déposent l'habit militaire, et s'offrent à leur tour pour un service civil.

Jean Lagrave, parachutiste à Montauban depuis janvier 1960 et Christian Fiquet, militaire au C.I.D.B. à Trèves (Allemagne), mobilisés depuis septembre 1959, viennent de prévenir leurs chefs qu'ils ne sauraient en conscience combattre en Algérie, qu'ils demandent en remplacement à accomplir un service civil et qu'en attendant, ils rejoignent le chantier ouvert par l'Action Civique non violente dans une cité d'urgence au Chenay-Gagny (Seine-et-Oise).

Ainsi que Pierre Boisgontier, Jack Muir, Jean-Pierre Hémon, Victor Savary et Paul Grosz, ils entendent en réalisant un service civil effectif et en acceptant les risques de sanctions pénales que comporte leur attitude « prouver leur volonté de coopérer avec le plus grand sérieux à une œuvre de paix », écrivent-ils dans une lettre adressée au Président de la République.

Rappelons que 14 des volontaires et réfractaires travaillant sur le chantier de Gagny, et qui ont manifesté le 15 décembre leur solidarité avec Jack Muir en s'enchaînant les uns aux autres avec lui sont toujours incarcérés. Le chantier se poursuit cependant.

A l'occasion du Cinquantenaire de la Revue d'André Lorulot « l'Idée Libre » un banquet aura lieu le **samedi 25 février 1961 à 20 heures** au restaurant Coquet, 80, bd de Clichy (place Blanche). **Prix net 16,50 NF** (vin, café, service compris). Inscriptions dès à présent auprès de Lily Theynard,, 12, rue Taylor, Paris-10e. BOT. 91-06. C.C.Paris 15.539-76.

LIBRAIRIE

QUESTIONS ECONOMIQUES SOCIALES ET POLITIQUES

ABOSCH Heinz :
L'Allemagne sans miracle d'Hitler à Adenauer) 12
AUPETIT A. :
Essai sur la théorie générale de la monnaie 5,50
BESNARD Pierre :
Le monde nouveau 3
BONTEMPS Ch.-Aug. :
L'homme et la propriété 3
BOUTHOUL :
La surpopulation dans le monde 12
COSTON Henri :
Les financiers qui mènent le monde 6,70
Haute Banque et trusts 9,90
Le retour des deux cents familles 12
DE CASTRO J. :
La géopolitique de la faim .. 12
DJILAS Milovan :
La nouvelle classe dirigeante.. 7,60
FAURE Sébastien :
Mon communisme 6
GUERIN Daniel :
Jeunesse du socialisme libertaire 5
HAMELIN :
Les doctrines économiques (diverses doctrines ou systèmes économiques depuis le moyen âge) 5,10
LEVAL Gaston:
Pratique du socialisme libertaire 1,70
LAURAT L. :
L'accumulation du capital d'après Rosa Luxembourg (suivi d'un aperçu sur la discussion du problème depuis la mort de Rosa Luxembourg. 5
LAVERGNE Bernard :
Le socialisme coopératif 2,45
LUSIGNAN Gérard :
L'organisation internationale du travail (1919-1959) 4
PROUDHON P.-J. :
Du principe fédératif 3,75
Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition — un fort volume) 22
De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 10
Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété .. 10
Du principe de l'art et de sa destination sociale — La Pornocratie 10
La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre 10
Idées générales de la Révolution au XIXe siècle 10
Contradictions politiques 10
Philosophie du progrès 10
De la justice dans la révolution et dans l'église (4 T.) .. 40
Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 T.) 20
Confessions d'un révolutionnaire 10
RUSTANT Maurice :
L'Automation. Ses conséquences économiques et sociales .. 4
SAUVY Alfred :
De Malthus à Mao-Tsé-Toung (Abondance ou famine) 9
TRENTIN Silvio :
Aux sources du fascisme 2,40

HISTOIRE

CHALLAYE Félicien :
Petite histoire des grandes philosophies 7,35
Petite histoire des grandes religions 7,35
DOMMANGET Maurice :
La Jacquerie 3,45
Révolution et drapeau rouge en 1848 2,50

SOUSCRIPTION

Sommes reçues du 24 décembre au 20 janvier

DAMADE 5,00; DARRACQ 5,00; KOTTELANNE 1,60; ESPERANTISTES 8,00; HEMY JEAN 95,00; DELTEIL 5,00; GERARDIN 4,50; FOURNIER C. 5,00; THIEULIN 1,00, LABERCHE 10,00; DEVRIENDT 5,70; PETIT R. 1.50; DELTEIL 5,00; LANTUEJOUL 3,30; BONNETTI 2,05; CEKO 4,50; VERNIERE 4,50; MASSOS 7,50; SEQUIER 5,00; MEALLIER 4,50; PREVOTEL M. 15,00; SUREAU 4,50; GROUPE D'ANGERS 45,00; COUTELLE 2,50; BOULLIN 14,50; LAPEYRE ARISTIDE 100,00; PALIX 1,50; HENEZ 5,00; FONTAINE 4,50; LABERCHE 4,50; GIRAUDO 5,00; FRANÇOIS 4,50; GUICHARD 4,50; CHARRIAUD 4,50; GROUPE ASNIERES 40,00; GILBERT 4,50; MATHIVET 4,50; COLIN 1,50.

René DOUSSOT N'EST PLUS

Un militant syndicaliste révolutionnaire nous quitte. La liste, hélas ! s'allonge. Combien de ces bons et loyaux compagnons vouèrent leur existence à la défense des intérêts immédiats de la classe ouvrière et à son orientation vers une totale libération.

René Doussot s'est éteint après une cruelle maladie à l'âge de 56 ans. Jusqu'au dernier moment, il est resté lui-même, conservant sa foi, son idéalisme en un avenir meilleur.

Dès l'adolescence, il apporta aux jeunesses syndicalistes une activité considérable et un dévouement sans égal. Il prit une part active à leur développement. Nul autre mieux que lui ne savait que la classe ouvrière ne devait compter que sur elle même, que tous les slogans, les promesses jamais acquises des partis politiques, ne pourraient être réalisées que par les travailleurs unis dans les syndicats et dans la lutte contre les classes.

Il était membre fondateur de la C.G.T.S.R. ; de cette phalange de militants qui après la grande tourmente et l'avilissement du syndicalisme détourné de son but initial sut se montrer fidèle à son idéal. Il en fut pendant quelque temps le secrétaire général.

Certes, on pouvait dire de lui que sur les principes, l'action du syndicalisme révolutionnaire, il fut irréductible ennemi d'actions communes et d'unité avec les partis politiques, étant convaincu que la classe ouvrière possédait en soi une organisation de classe.

J. OLIVE.

Le camarade de Bruxelles qui nous a adressé une longue et intéressante lettre est prié de nous communiquer son adresse. Merci.

N.D.L.R.

pour les luttes futures: SE REGROUPER

par SALAMERO

Des menaces de plus en plus précises se dessinent contre l'indépendance du mouvement syndical, ou plutôt contre ce qu'il en reste.

Les mesures sociales annoncées par le gouvernement, avant le referendum, ne sont pas que des artifices de propagande électorale. Pour s'assurer la paix sociale, le pouvoir est capable de quelques concessions qui, sans résoudre aucune question essentielle, entretiendront l'équivoque et seront prétextes à l'inaction, pour beaucoup de prétendus syndicalistes.

En même temps, la relance du mythe « Association Capital-Travail », l'invitation qui sera faite aux instances syndicales de participer aux décisions économiques ouvrent une nouvelle période du processus d'intégration des syndicats dans l'appareil d'Etat.

Pour le mouvement ouvrier, le véritable danger est là. Les déclarations, aussi violentes soient-elles, des Lagaillarde, Salan et autres Soustelle servent le gaullisme en lui permettant de brandir le danger fasciste : de Gaulle, semblable en cela à tous les gouvernements (sauf dans les régimes de dictature totale) a nécessairement besoin d'opposition politique. C'est là une des conditions indispensables pour apparaitre comme l'arbitre suprême entre des intérêts différents.

La position confortable qui est celle du gaullisme actuellement, l'aidera à faire entériner les mesures économiques d'un capitalisme qui se veut de plus en plus paternaliste et social.

Quelles seront les réactions des grandes centrales ? Sans prétendre à une analyse détaillée, on peut quand même affirmer qu'il n'y aura pas d'opposition sérieuse.

A Force Ouvrière, à la C.F.T.C., les collaborationnistes vont saisir l'occasion pour nous rappeler que la participation des travailleurs aux bénéfices (!) est une conquête importante qu'il ne faut pas négliger. On continuera à nous parler de « maturité des syndicats », de « promotion sociale » des travailleurs. Autant de formules qui ne servent qu'à masquer l'incapacité révolutionnaire des centrales.

A la C.G.T., l'opposition ne sera que de principe. Au nom de la lutte des classes, les comités exécutifs des fédérations publieront des résolutions condamnant le principe des contrats d'intéressement ; mais au nom de l'opportunisme et de l'unité, on continuera à signer tous les accords d'entreprise présentés par les directions. Les actions engagées resteront catégorielles et particularisées. Quant à leur généralisation, elle sera soigneusement évitée, parce que, dira-t-on, « la classe ouvrière n'est pas prête », mais surtout parce que la coexistence pacifique exige une tranquillité sociale relative dans les pays du bloc occidental. Pour assurer cette tranquillité, nous pouvons compter sur les communistes ...

Il importe donc que les syndicalistes révolutionnaires soient plus attentifs que jamais à l'évolution de la situation. Dans les semaines et les mois qui viennent, les regroupements amorcés doivent se développer, les contacts se multiplier. L'opposition révolutionnaire, les militants qui refusent l'ingérence des partis, les syndicalistes qui n'espèrent que dans l'action autonome de la classe ouvrière, tous ceux qui savent que l'Etat est l'ennemi essentiel et que la collaboration avec lui n'amène que capitulations, tous ceux-là doivent se compter et s'organiser sans perdre de temps.

Lorsque nous nous trouverons à nouveau dans une période de remontée combative des ouvriers, il sera trop tard, une fois de plus, pour définir des moyens d'action, si nous n'y avons pas pensé avant. C'est dès maintenant que nous devons nous préparer aux luttes futures. Car si la spontanéité des masses est une chose excellente en soi, elle peut être à nouveau utilisée, comme par le passé, pour des objectifs contraires aux intérêts des travailleurs. A moins que les minorités révolutionnaires sachent s'opposer avec succès aux manœuvres de diversion, d'où qu'elles viennent. Sans rien abdiquer de leurs principes, de leurs tactiques, les anarcho-syndicalistes disseminés dans différentes centrales, peuvent jouer un rôle essentiel pour la coordination de ces tendances révolutionnaires du mouvement ouvrier.

L'anarcho-syndicalisme, affirmation de l'autonomie ouvrière face à toutes les déviations politiques, n'a pas vieilli. En refusant la nécessité de l'Etat, quelle qu'en soit la forme, il nie le principe d'autorité dans son application la plus matérielle.

Au moment où les politiciens de gauche vont démontrer une nouvelle fois, non seulement leur incapacité à résister à l'empire étatique, mais aussi leur complicité à se laisser intégrer, les positions traditionnelles de l'anarcho-syndicalisme conservent toutes leurs valeurs et peuvent servir au rassemblement de ceux qui refusent de capituler.

VIE DE LA FÉDÉRATION

REGION PARISIENNE. — Permanence tous les samedis, de 15 à 19 h. 30, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Réunion du groupe samedi 4 février à 17 heures au local de Montmartre. **Ordre du jour :** le quart d'heure du militant, par Maurice Joyeux; discussion sur les évènements actuels; notre gala; divers.

ASNIERES. — **Groupe Anarchiste :** Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — **Groupe Anarchiste,** réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

AIX-EN-PROVENCE. — **Groupe libertaire.** — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari.

CARCASSONNE. — **Groupe Han Ryner :** Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30 au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser à : Blanco René, 100, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

LILLE. — **Groupe anarchiste « La Commune Libertaire » :** C.N.T., S.I.A., espérantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Malfant, boulevard Rambourg, à Commentry.

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

LYON. — **Groupe Durutti :** permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

CERCLE CULTURE et RÉVOLUTION
Réunions : 1er et 3e mercredis de chaque mois au local de Montmartre

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Samedi 18 Février
à 17 h. 30 précises au local de Montmartre
Conférence
avec
Daniel GUERIN
qui parlera de sa pièce
LE GRAIN SOUS LA NEIGE

BORDEAUX. — **Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » :** s'adresser à Joachim Sallamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

SAINT-ETIENNE. — Réunion commune du groupe R.A.D.A.R. et du Groupe « Sébastien-Faure » le 2e samedi du mois sous la liaison de « l'Anar ». Pour être convoqué à ces réunions, s'adresser à A. Brem, 3, rue Richelandière, Saint-Etienne.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Fernand Pelloutier ». Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Mahé Serge, 157, chemin Camaret ; pour Nantes Banlieue Sud, à Tréhard Henri, avenue du Mont-Blanc, La Houssais, Rézé-les-Nantes.

PRÈS DE NOUS

GALA DES AMIS DE SEBASTIEN FAURE
au profit de sa caisse de solidarité
DIMANCHE 12 FEVRIER 1961
à 14 h. 45 Salle des Fêtes de la Mairie du Pré St-Gervais
1, rue Emile Augier
Un très beau programme animé et présenté par
EDITH KER du Caveau de la République
avec
LAFLEUR Consuelo Ibanez Léo NOEL
SIMONE BARBIER - ODILE ESTRA - JACQUES FLORIAN - MAURICE FAURE
BERNARD JULLIEN - FRANCIS LIVON
ANTONIO MONTILLA - HENRI PICARD
GEORGES STAQUET - BERNARD SALMON - MACHE violoncelliste
Allocution de **JEANNE HUMBERT**
Au piano : **YVONNE SCHMITT**
Régie artistique : **SUZY**
Retenir ses places : 3, rue Ternaux ou 24, rue Ste-Marthe.

La Fédération des Bouches-du-Rhone de la **Libre Pensée,** organise une série de conférences, avec son Secrétaire Général Jean Cotereau qui traitera le sujet suivant ;

« LA CITE SANS DIEU »

Le jeudi 16 février à Aix-en-Provence, Salle de la Mairie à 21 heures.
Le vendredi 17 février à Martigues, Salle du Grés, à 21 h.
Le samedi 18 février à Avignon, Salle de la Mairie.
Le dimanche 19 février à Marseille, Cinéma La Plaine, à 9 heures 30.

Le directeur de la publication : **Maurice LAISANT.**

— Travail executé —
par des ouvriers syndiqués

Imprimerie René-Boulanger
60, rue René-Boulanger, PARIS-10e

ABONNEZ-VOUS — RÉABONNEZ-VOUS

LAOS

(SUITE DE LA PAGE 1)

avec la complicité des Thaïlandais qui convoitent le Laos, les rebelles du général Phoumi ; le rôle des services secrets américains est loin d'être négligeable ici ; à Louang-Prabang, le roi et ses troupes de protection oscillent de l'un à l'autre pôle. Ces jeux subtils dépassent le peuple laotien qui paye les frais de cette guerre qu'il subit assez passivement, tout en marquant une préférence pour le Pathet-Lao qui, comme toute force pro-communiste en Asie, lui paraît le seul élément non corrompu.

La victoire militaire de Phoumi, le 10 décembre, rejeta les troupes gouvernementales dans la dissidence et Souvanna Phouma rejoignit le Cambodge. Le roi investit alors le gouvernement de Boum Oum dont le vrai leader est Phoumi. Mais la lutte se poursuit, chaque camp recevant armes, provisions et renforts de ses supporters. L'enjeu de la bataille actuelle est la plaine des Jarres, position-clé du Laos.

Voici l'aspect militaire de la question Laos ; mais le vrai problème est politique, c'est toute la définition de la politique occidentale vis-à-vis du tiers-monde qui découlera du choix des U.S.A. entre le retour à la situation antérieure et la guerre du type guerre de Corée.

Les Américains, en aidant ouvertement Phoumi, ont ouvert la voie aux interventions étrangères et se sont mis en position délicate vis-à-vis de Moscou et Pékin dont l'aide, plus discrète — aucun bataillon viet-minh n'a pu être repéré — ne fut apportée que lorsque le rôle des Américains fut évident : avions, armements modernes livrés à Savannekhet.

Les propositions de médiation, soit par l'intermédiaire de la commission de contrôle, comme le voudraient les anglo-français, soit par la réunion d'une Conférence de Genève élargie aux voisins du Laos, selon la proposition du Cambodge qui a rallié les Russes, se sont heurtées aux exigences de Boum Oum, ce qui signifie que les U.S.A., au moment du changement d'administration, n'ont pas encore décidé entre faire du Laos une nouvelle Corée (une solution de partage a retenu quelque attention) en soutenant à fond Phoumi, ou perdre la face en revenant à la neutralisation.

L'arrivée des démocrates à Maison-Blanche devrait favoriser une détente, mais les activités des services spéciaux américains risquent d'entraîner les dirigeants de Washington plus loin qu'ils ne le voudraient.

M. BERTHAULT

De l'inquisition marxiste

LA révolution marxiste est la première qui se soit accomplie au profit des terroristes révolutionnaires. Or, on sait que le marxisme s'est donné philosophiquement pour la plus complète libération de la pensée et de la vie sociale, autrement profonde que celle réalisée par les philosophes du XIXe siècle. Le produit net des révolutions d'autrefois était généralement d'une plus grande sécurité légale et des droits civils plus étendus, alors qu'il est impossible d'en dire autant de la révolution marxiste. En effet, si une société marxiste est considérée comme un ensemble d'hommes libres et non une rencontre de forces aveugles, ne devrait-elle avoir son mot à dire sur ses destinées propres, comme dans un système conscient de droits et de devoirs ?

Rien ne prouve, à l'heure actuelle, que le régime communiste agit pour aider le peuple en général et la classe ouvrière en particulier, en vue de conquérir la force et le droit. Fondé par la contrainte et la violence, en conflit permanent avec les peuples subjugués, avec ses voisins et avec le reste du monde, il s'ensuit que le culte de la force (et au premier chef de la force militaire) n'est nulle part aussi éclatant de nos jours que dans les pays de régime marxiste.

Un seul parti y règne, c'est celui des gouvernants et, derrière les gouvernants, la bureaucratie.

A la moindre déviation de l'un de ses membres, c'est l'exil ou la déportation à vie. Les gouvernants soviétiques n'ont jamais révélé le sort de ces socialistes emprisonnés, mais des renseignements ont permis d'établir que ceux des otages qui avaient survécu ont été fusillés à la veille de la deuxième guerre mondiale et, depuis, il y a eu des camps de mort lente et d'autres martyrs.

Qui dit « Etat » dit pouvoir, donc contrainte, mais aussi bureaucratie, laquelle paraît accomplir des fonctions temporaires, alors qu'en réalité, elle se crée de nouvelles fonctions pour protéger et son existence et son extension. D'autre part, il est certain que la propriété n'est rien d'autre que le droit de gérer une chose et d'en profiter. Si l'on ramène à cette commune mesure les privilèges de classe, on voit qu'en dernière analyse, l'Etat marxiste n'a d'autre but que d'être le gardien d'une nouvelle forme de propriété et des intérêts d'une nouvelle classe dominante et exploitante.

L'univers des révolutionnaires d'autrefois ne faisait place à la contrainte qu'à titre de moyen provisoire, le monde marxiste l'érige en objet de culte et presque en but suprême de la société. Cette permanence du despotisme, remarque Djilas, n'a pas été seulement un effet des délais acquis pour la transformation de l'industrie, mais elle a subsisté alors même que l'industrialisation était un fait accompli ; il y a donc là une incohérence d'événements que nul langage n'éclaire plus.

Le rôle qu'exerce la bureaucratie, en gérant comme un monopole le revenu national et la fortune nationale, lui confère une position privilégiée toute spéciale. Les relations sociales se rapprochent du capitalisme d'Etat, et cela d'autant plus que l'industrialisation s'effectue, non pas par le canal de l'entreprise capitaliste mais avec l'ordre de l'appareil politique.

Par la dictature du prolétariat, Marx envisageait un régime révolutionnaire conduisant au plus complet démocratisme au service de la classe ouvrière. Qu'en est-il en réalité ? Un seul parti règne toujours dans l'Etat marxiste, c'est le parti des gouvernants et, derrière les gouvernants, la bureaucratie. Ainsi, la force et la faiblesse du communisme, en tant que religion, consistent par conséquent en ce qu'il définit la création sociale de l'avenir et enferme involontairement en lui, par cela même ,l'esprit de l'éternel milieu. C'est la mort même de l'individualisme. Or, toute la noblesse des cultures sorties du domaine social, s'est concentrée en des individualités isolées, telles que Nietzsche, Tolstoï, Ibsen, Gœthe, etc. Ainsi, dans la plaine de la médiocrité, ces sources de lumière, si profondes de l'esprit humain, attestent ce qui différencie la culture individualiste de l'étroitesse marxiste, c'est la liberté.

Dans un régime où l'homme devient une simple fonction dans un gigantesque appareil qu'il a créé et où il est acculé à un nivellement général, le message marxiste n'est pas plus libérateur ni apaisant que celui proposé par le christianisme pour le salut de l'âme individuelle. Toute dictature, écrit Rougemont, n'exigeant rien d'autre qu'une obéissance aveugle, une abdication parfaite de toute individualité.

Il y a donc une flagrante et tragique contradiction entre un régime qui annonçait l'ère de la liberté et la fin de l'injustice et qui, en réalité, a transformé l'homme en robot en lui enlevant le temps de penser, de juger et de critiquer. Le but de la Cité devenant ainsi la fonction universelle de la bureaucratie marxiste.

Dr H. HERSCOVICI

POUR LA RÉVOLUTION CUBAINE

Nous croyons de notre devoir de donner la traduction de l'article ci-dessous, émanant de nos camarades anarchistes des U.S.A.

Le sort de la révolution cubaine tient trop au cœur de tous les hommes libres pour que nous omettions de poser les problèmes soulevés par un tel article.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons l'interdiction du Libertaire de la Havane, ce qui confirme singulièrement les informations de nos camarades américains.

La Rédaction.

COMME beaucoup d'autres dictatures latino-américaines, le régime sanguinaire de Fulgencio Batista fut le mannequin des intérêts économiques et militaires des Etats-Unis. Sa chute fut le résultat de plusieurs années de lutte menée par la quasi totalité de la population. Aucun homme, aucun parti, aucune classe sociale, ne peut se vanter d'être le responsable unique de la victoire de l'An Neuf de 1959. Etudiants, ouvriers, paysans, personnes appartenant à la classe moyenne, insurgés (1) et civils, tous participèrent à l'effort collectif.

Les nécessités et aspirations du peuple cubain réclamaient des solutions révolutionnaires. Une révolte « de caserne » n'aurait pas suffi si elle avait simplement remplacé un pantin impérialiste par un autre pantin sans toucher au système d'exploitation économique. La chute de la tyrannie donna libre cours à de grandes forces de transformation sociale.

Tout comme d'autres révolutions, la révolution cubaine est très compliquée, ayant des aspects qui à première vue paraissent contradictoires et confus. Dans la mesure où elle a détruit en grande partie les anciennes relations capitalistes elle a eu un caractère nettement social. Les industries et les grandes propriétés ont été enlevées des mains des exploiteurs aussi bien nationaux qu'étrangers et remises au contrôle presque exclusif de l'Etat.

Une révolution à laquelle tout le peuple a participé a été canalisée par des voies totalitaires sous contrôle d'une « camarilla » (2) politique. Ce qui revient à nier les vraies valeurs révolutionnaires.

Dans une révolution sociale, l'initiative doit toujours revenir au peuple, c'est lui qui doit participer directement et librement dans tous les domaines à la recréation de la société et à la structuration d'un nouvel ordre qui, malgré tous les défauts qu'il pourrait avoir, serait l'œuvre du peuple lui-même.

Les ouvriers, paysans et étudiants de Cuba avaient le droit d'espérer tout au moins la naissance d'une démocratie révolutionnaire qui leur laisserait la liberté de chercher leurs propres solutions telles que l'expropriation des industries avec un véritable contrôle ouvrier sur elles, une révolution agraire menée à bout et administrée par les paysans eux-mêmes, et la plus complète liberté dans l'enseignement. Au lieu de cela, l'Etat s'est imposé comme maître tout-puissant, remplaçant les maîtres trop faibles d'hier. A Cuba, l'Etat totalitaire freine et essouffle l'initiative locale. Les syndicats sont transformés en « fronts ouvriers » de l'Etat, sans aucun pouvoir autonome. Ils sont à leur tour contrôlés par des chefs stalliniens qui leur ont été imposés d'en haut. Malgré le développement de l'Etat totalitaire, la révolution cubaine a apporté quelques avantages. Au « guajiro » (3) cubain qui avait si peu de bénéfices avant, ces avantages paraissent bien plus grands que ce qu'ils sont en réalité. Les réalisations révolutionnaires ne sont pas aussi grandes que certains l'affirment, elles ne sont pas non plus aussi inconséquentes que d'autres le disent. Fidel Castro apparaît comme le généreux bienfaiteur qui fait des cadeaux à son cher peuple.

Mais celui qui a la possibilité de « donner » a aussi l'autorité de dicter ses conditions, et même de reprendre ce qu'il a donné.

L'industrie, l'agriculture, la Banque, la presse, la radio, la télévision, l'Université, les syndicats ouvriers, les écoles et les milices sur lesquels on a tant exagéré, tout est sous le contrôle direct et rigide de la « camarilla » de l'Etat totalitaire. La plupart des postes-clé de contrôle et de responsabilité sont dans les mains des hommes du Parti Communiste, dont la plupart sont cubains mais avec des « experts » et des « techniciens » russes, chinois et quelques-uns ont disparu mystérieusement. Le Mouvement du 26 juillet tel qu'il était aux jours héroïques de la sierra Maestra (6) n'existe plus. Maintenant, il n'est plus qu'une espèce de front du Parti Communiste. Rien de tout cela ne doit surprendre ceux qui connaissent le machiavélisme bolchevik, l'ayant observé dans d'autres occasions. Le parti qui autrefois avait soutenu Batista jouit aujourd'hui d'une situation tout à fait indiquée pour obtenir les buts qu'ils se propose. Pour les communistes cubains, le plus important n'est pas de gouverner en leur propre nom. Pour le moment ils se contentent de s'infiltrer et de gouverner en coulisse.

Les représailles économiques entreprises par les U.S.A. et la campagne de propagande de la presse yankee ont servi les intérêts des russes et de leurs agents cubains, puisqu'elles ont eu pour effet de pousser Castro dans les bras de Moscou. Ces mêmes facteurs ont eux aussi augmenté la popularité de Fidel dans l'Amérique latine et, soit dit en passant, l'appui de Castro de la part des russes a augmenté le prestige communiste dans toute l'Amérique Latine.

Pour un politicien d'Amérique Latine en mal de popularaité, la route la plus courte pour l'acquérir consiste à s'opposer activement à l'impérialisme des Etats-Unis, chose déjà vue dans le cas de Calles au Mexique, de Péron en Argentine, et maintenant de Fidel Castro à Cuba. Les peuples du continent américain et plus particulièrement les cubains sont fatigués de l'arrogance et de l'exploitation yankee. Pour la plupart d'entre eux la Russie est une valeur inconnue. Elle se trouve en opposition avec l'exploiteur connu, et est vue, par conséquent comme un allié puissant.

Une déclaration de position de la Ligue Libertaire d'Amérique du Nord par J. H. BRAY de l'Université de Toronto

—oOo—

On peut dire que Fidel Castro n'a pas fait le nécessaire dans les domaines les plus importants et qu'il s'est outrepassé là où il n'aurait jamais dû se mêler. Malgré ses désirs personnels ou sa possible honnêteté (qui ne rentrent pas en ligne de compte) il faut reconnaître que Fidel Castro a tronqué (4) la révolution cubaine. Il en est arrivé à personnifier la contre-révolution dans la révolution.

Dans chaque période de renaissance sociale, il y a des groupes idéologiques qui jouent — ou essaient de jouer — des rôles d'avant-garde dans la situation donnée. Dans ses débuts, « le Mouvement du 26 juillet » (5) était un amalgame politique dont l'unité éphémère se fondait sur son opposition à Batista, sur la personnalité de son chef suprême et sur son langage anti-impérialiste, ce dernier trait étant presque général dans les mouvements d'opposition politique en Amérique latine. Il avait une structure très autoritaire. Ses militants se recrutaient surtout dans l'« Action Catholique » et parmi les membres du Parti Communiste qui s'étaient infiltrés dans le mouvement. Immédiatement après la chute de Batista, le « 21 juillet » écarta tous ceux qui avaient été ses alliés dans la lutte commune et s'empara du contrôle politique et militaire. Ceci fut possible grâce au fait que Fidel Castro avait conquis l'imagination populaire ; il fut salué comme le sauveur de la Patrie, et il avait assumé, sans en rougir, le rôle de « chef aimé ».

Par la suite il se développa une lutte à l'intérieur du « 26 juillet » qui aboutit au limogeage peu à peu, des éléments anti-communistes. Ceux dont le seul intérêt avait consisté à détruire Batista s'opposaient aux démarches révolutionnaires postérieures entreprises par Castro. Certains réagirent contre le caractère ultra-autoritaire du nouveau régime. Quelques-uns se penchaient vers un arrangement avec les intérêts yankees. D'autres, voyant l'approche de l'orbite moscovite s'opposaient simplement au remplacement d'un maître impérialiste par un autre.

De nombreux anciens compagnons de Castro prirent le chemin de l'exil. d'autres, se retirèrent dans la vie privée. Des centaines d'autres ont été emprisonnés et tchèques qui les secondent.

De nombreux cubains identifient encore Castro avec la révolution qu'il a usurpée et ils croient que son régime favorise leurs intérêts, mais le ressentiment contre les aspects dictatoriaux et arbitraires augmente. Il y a déjà plusieurs mouvements d'opposition parmi lesquels le Front Révolutionnaire Démocratique est le plusi important. Il est composé de cinq ou six groupes politiques animés pour la plupart d'éléments qui autrefois militaient dans le Parti « Authentique » (7) et le « 21 Juillet ». La plupart sont des libéraux mais sans une idéologie positive commune, étant d'accord uniquement sur la nécessité de chasser Castro. Omettant les problèmes fondamentaux posés par la révolution, ils considèrent le renversement de Fidel Castro comme principalement un problème militaire et non comme un problème social et révolutionnaire. Le Front Révolutionnaire Démocratique a déjà des forces armées qui luttent en plusieurs endroits de l'île, et il s'emploie activement au recrutement et à la recherche d'armement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

A notre avis, pour renverser Fidel Castro et sa clique stalinienne, est nécessaire une politique qui soutienne l'extansion de la révolution avec la remise du contrôle de la révolution aux mains du peuple. La seule alternative consiste à chercher l'appui des U.S.A. Une lutte contre Castro avec un appui yankee serait interprétée par le peuple cubain comme une contre-révolution, et dans cette appréciation il aurait raison. L'impérialisme nord-américain ne donnerait son appui qu'en échange de garanties pour les investissements yankee. Puisque nous qui luttons pour la révolution sociale avons pour but d'étendre la révolution jusqu'à la compléter, nous n'avons pas grand'chose de commun avec les ennemis de Castro qui ne sont pas révolutionnaires. Il faudra aussi se défaire des manœuvres, de la hiérarchie de l'Eglise. Les révolutionnaires doivent forcément résister à toute tentative dirigé vers le rétablissement des vieux privilèges capitalistes déjà détruits.

Une intervention venant des U. S.A. trouverait la tenace résistance du peuple cubain. Il ne verrait pas dans cette intervention un simple aspect de la « guerre froide » mais une agression impérialiste contre la révolution.

Le mouvement radical nord-américain et en général les ouvriers et libéraux de ce pays doivent s'opposer à cette intervention, quelle que soit leur opinion envers Fidel Castro ou leur attitude vis-à-vis du régime.

—oOo—

La ligne à suivre proprement révolutionnaire pour Cuba exige l'opposition à toute intervention économique, politique ou militaire tant des U.S.A. que de l'U.R.S.S. On doit se fonder sur le droit du peuple cubain à se diriger lui-même libre de toute tutelle étrangère, et sans « sauveurs condescendants » qu'ils soit cubains ou étrangers.

Dans d'autres pages de ce numéro de Views and Comments * nous reproduisons un document venant des syndicalistes Libertaires de Cuba (8) avec lequel nous sommes en accord complet. Si les idées qui y sont exprimées sont appliquées concrètement, il pourrait servir de guide à une politique révolutionnaire juste, pour cette période critique.

Les révolutions doivent refléter la volonté des peuples et pendant la réalisation de cet idéal, les groupes d' « avant-garde » ont le droit et même le devoir de propager leurs idées et de travailler effectivement à sa réalisation, on ne doit permettre à aucun groupe d'imposer sa volonté comme gardien unique de toute vérité et de toute vertu.

Dans la lutte pour renverser Castro, dans le but de sauver la révolution, nos camarades cubains devront agir avec d'autres groupes dont les buts coïncident dans les situations concrètes pouvant se présenter. Mais l'identité et les principes de l'avant-garde révolutionnaire doivent y être jalousement maintenus. Elle ne doit jamais renoncer à agir pour son compte. Les principes révolutionnaires ne sont efficaces que s'ils sont mis en pratique par un mouvement responsable, qui lutte sous son propre drapeau pour les objectifs de la révolution sociale.

Nous renouvelons l'expression de notre complète solidarité avec nos camarades cubains dans notre lutte pour des idéaux communs, dans ces jours qui pour eux sont de décisions difficiles et de lutte tenace.

(Article paru dans le n° 40 de « Views and Comments », organe de la Ligue Libertaire, organisation anarchiste d'Amérique du Nord, traduit par Ariel.)

---

(1) « Guerrilleros » dans le texte.

(2) Clan, coterie.

(3) Paysan blanc de l'île de Cuba.

(4) Châtré est l'expression du texte. J'ai cru bon de la remplacer par « tronqué », d'autant plus que « châtré » n'a vraisemblablement été employé que pour faire un jeu de mots avec Castro. En effet châtré se dit « castrado ». Ce qui donne : « Fidel **Castro** ha **castrado**... ».

(5) Mouvement insurrectionnel animé par Fidel Castro et ses compagnons et qui les mena au pouvoir.

(6) Principale chaîne montagneuse de Cuba où les insurgés se réfugiaient et d'où partit la lutte armée menée par Castro et ses compagnons.

(7) Aucune précision n'est donnée dans le texte espagnol au sujet de ce parti « authentique ».

(8) La traduction en a paru dans le numéro 65 de décembre 1960 du « Monde Libertaire ».

L'ACCUMULATION DANS LES PLANTES DES RETOMBÉES RADIOACTIVES

par J.-R. BRAY
de l'Université de Toronto

ON ne se rend pas toujours assez compte à quel point les retombées de poussières provenant des essais d'armes nucléaires s'accumulent dans les végétaux. En 1958, des vérifications de la radio-activité totale ont été faites en Angleterre par Gorham, sur 35 espèces végétales sauvages et 7 espèces cultivées, ramassées dans le Lake District (1). Ces analyses ont été comparées à d'autres pratiquées sur 27 espèces provenant d'herbiers constitués dans la décennie précédant 1947, après s'être assuré que l'activité de ces derniers spécimens n'avait que peu décru depuis le temps de la collecte, en raison de la longue vie des isotopes naturels.

Les plantes ramassées en 1958 étaient douées d'une radio-activité allant de 2 fois à 50 fois celle des plantes ramassées avant la période des essais intensifs d'armes nucléaires. L'accroissement était de 50 fois pour les plantes poussant dans des sols pauvres, dix fois en moyenne pour les autres espèces, deux fois pour les plantes poussant dans des sols riches.

Or, on peut constater que la plupart de contrées aux sols pauvres sont également celles où la nourriture des populations dépend beaucoup plus des produits végétaux que des produits animaux. Ces mêmes contrées étant apparemment celles où a lieu la plus grande concentration dans les plantes de produits radio-actifs provenant des retombées sont, par conséquent, celles où l'ingestion par les humains de ces produits est la plus forte.

Des collectes systématiques de Sphagnum Papillosum, une mousse de marécages qui accumule une grande quantité de retombées, ont été effectuées par Gorham dans 24 sites, principalement du Lake District, mais aussi de la chaîne Pennine, du Nord-Ouest de l'Ecosse et du Nord du Pays de Galles. Ces expériences ne permirent d'établir aucun modèle de distribution géographique, soit en relation avec la proximité de la mer, soit en relation avec la proximité de l'usine de plutonium de Windscale où avait eu lieu une libération accidentelle de particules radio-actives.

De nouvelles études de Gorham montrèrent qu'il n'existait aucune différence marquée entre les résultats provenant soit de végétation forestière, soit de végétation semi-aquatique (2). Cela suggère que les retombées sont fortement retenues dans les végétaux où qu'ils se trouvent et ne présentent pas une tendance sensible à « glisser » des pentes boisées vers les fonds humides et marécageux.

Les hauts niveaux de radio-activité atteints par les plantes anglaises sont constatées dans une contrée située à plus de 8.000 kilomètres des plus proches polygones d'essai d'armes nucléaires. On doit aussi penser que toutes les poussières soulevée par le essais passés sont loin d'être encore complètement retombées et que la demi-vie (3) du Strontium 90, un des plus importants isotopes contenus dans ces poussières, est de 25 ans.

x x x

Une étude menée par Bormann, dans les Etats de New-York et de Nouvelle-Angleterre, sur 61 paires d'échantillons d'Ulmus Americana (orme américain) a permis de constater des niveaux de radio-activité allant de 1,2 à 39,7 fois un niveau arbitraire de niveau naturel. Les résultats radio-activité naturelle (1), le niveau moyen étant de 4,9 fois le étaient plus élevés dans certaines régions que dans d'autres, mais l'échantillaonnage trop clairsemé ne permettait pas de conclure fermement quant aux effets de la dispersion géographique.

L'éventualité que le radio-cæsium, un des éléments des retombées, se transporte, à l'intérieur des plantes, des tissus morts vers les tissus vivants, a été notée par Goodman et Perkins (5). Ces études indiquent que la végétation, non seulement retient les produits radio-actifs, mais encore les concentre dans les tissus actifs où ils sont plus dangereux pour le métabolisme.

x x x

On connaît encore très mal les effets sur l'hérédité et la physiologie des plantes de l'accroissement de la quantité de produits radioactifs qu'elles retiennent. Mais en général, l'accroissement du taux de radioactivité conduit à l'accroissement du taux de mutations et la plupart des mutations sont néfastes.

Cependant, on ne sait pas encore jusqu'à quel point l'accroissement actuel de la radio-activité des plantes peut conduire à une détérioration génétique de la végétation terrestre.

L'influence de l'accroissement de la radio-activité des plantes sur les animaux est actuellement à l'étude. Bryant (6) a trouvé de fortes concentrations de strontium 90 dans les os des moutons anglais des « Highlands ». Gorham a noté que ces moutons se nourrissent surtout de plantes poussant sur des sols acides, puis que les plantes de ces sols acides ont tendance à accumuler les retombées à un haut degré. Il a ensuite remarqué que les mousses et les lichens accumulent les produits radio-actifs d'une manière beaucoup plus importante que les plantes à fleurs. Or, dans les os des rennes de Norvège qui se nourrissent de mousses et de lichens, Hviden (7) a constaté une concentration de strontium 90 nettement plus importante que dans les os des moutons qui se nourrissent principalement d'herbes.

L'accumulation du radio-iode dans la glande thyroïde des moutons et du bétail fut étudiée par Marston (8) qui a noté un accroissement de l'ordre de 100, consécutif à l'essai nucléaire britannique de Monte-Bello. Les moutons nourris de foin séché, dans les bergeries, ne présentaient qu'un faible accroissement, à l'encontre de ceux nourris dans des pâturages libres qui présentaient l'accroissement noté. Cela indique que le radio-iode est absorbé principalement à partir de l'herbe des pâturages et non par les poumons, à partir de l'air atmosphérique. Il est possible, par conséquent, qu'un même accroissement ait pu être noté pour le strontium 90.

x x x

Il est à présumer que les futurs essais d'armes nucléaires, y compris ceux des Français, augmenteront à nouveau les quantités de corps radio-actifs contenus dans les plantes. On ne sait pas encore jusqu'à quel point cette augmentation peut être nocive pour les plantes, et indirectement, pour les animaux et les humains. Le seul fait qu'elle existe et qu'elle ne puisse être que nocive, est cependant suffisant pour que les essais soient prohibés.

(Traduit de l'anglais par Marc PREVOTEL.)

---

(1) « Nature », vol. 181, p. 1523 (1958).

(2) « Canadian Journal of Botany », vol. 37, p. 327 (1959).

(3) Si nous considérons 100 g de strontium 90 fabriqué » en 1960, 50 g auront été désintégrés en 1985, puis à nouveau, 25 g en 2010, et ainsi de suite : il disparaît par désintégration naturelle, une moitié du reste tous les 25 ans.

(4) « Ecologie », vol. 39, p. 376 (1959).

(5) « Nature », vol. 184, p. 467 (1959).

(1) « Atomis Energy Research Establishment », HP/R 2353 (1957)

(7) « Norvegian Defense Research Establishment », Report N° IR-F-364 (Mimeographed, Oslo)

(8) « The Australian Journal of Biological Sciences », p. 382 (1958)

LA TERRE ET LA FAIM DES HOMMES

par Jeanne HUMBERT

C'EST au livre tout récemment paru de M. Edouard Bonnefous, membre de l'Institut, que j'ai emprunté le titre de cet article. (1)

Dans cet ouvrage copieux, fortement documenté, l'auteur examine avec objectivité et une grande clairvoyance le phénomène de la faim dans le Monde et ses rapports tragiques avec la monstrueuse multiplication des hommes. En général, dans notre Pays en particulier, lorsqu'on aborde la question démographique dans le sens du surpeuplement, c'est toujours avec réticence et du seul point de vue familial, ce qui est évidemment mieux que rien, mais c'est tout de même voir le problème par le petit bout de la lorgnette. Et il est bon que des esprits avertis, s'emploient à des recherches plus étendues.

De 1938 à 1960, le nombre des Terriens a augmenté d'un tiers, passant à près de trois milliards. « Pour l'ensemble du monde, le taux d'accroissement de la population est estimé à 16 pour mille pour la période de 1951-1957. Les taux les plus considérables se trouvent en Amérique latine (25, pour mille), en Océanie (22 pour mille), en Afrique (21 pour mille), en Asie (20 pour mille). Il est prévisible que l'an 2000 verra la population globale monter à plus de 6 milliards ».

Comme on le voit, ce sont les pays sous-développés qui l'emportent dans l'augmentation démographique Mais, la production des denrées propres à alimenter cet afflux humain ne s'est pas accrue en proportion et l'agriculture, compte tenu des améliorations et des amendement, reste assez stationnaire. Ce qui continue de donner raison à Malthus, malgré les critiques de ses détracteurs fâchés avec les chiffres ou se contentant de statistiques le plus souvent tronquées.

Si donc, les progrès techniques concernant l'industrie, la fabrication sans cesse renouvelée ont été rapides, il n'en a pas été de même dans le domaine agricole et c'est pourtant là, le point central des préoccupations actuelles .Des controverses nombreuses ont lieu sur ce sujet épineux, mais la thèse des économistes optimistes ne peut tenir, hélas, devant les constatations des spécialistes des problèmes des sols. « La surface totale des terres cultivables, nous dit M. Bonnefous, n'a pas sensiblement augmenté depuis un siècle, mais le retour à la friche, voire la « désertification » a progressé dans le même temps.

L'Histoire nous parle de ces civilisations ensevelies dans les déserts. Que reste-t-il sous la conquête arabe des brillants terroirs de la Tunisie romaine ? Et si les civilisations sont mortelles, les terres, hélas, le sont aussi. On frémit en pensant à la mince couche d'humus dont dépend l'alimentation du monde. A l'ombre des immenses forêts des premiers âges, la couche d'humus était à peu près accumulée. Mais, le bûcheron a dévasté les forêts dans l'Ancien et le Nouveau Monde. En quelques siècles, les cultures se sont répandues sur toute la planète, partout où, elles étaient possibles. Au nord du Niger, le Sahara avance de plusieurs kilomètres par an. En Afrique du Nord, la forêt couvrait sans doute, aux premiers âges, environ 7 milliards d'hectares. Romains, Berbères, Arabes, Français ont accentué le déboisement : trois millions d'hectares seulement, subsistent et l'érosion est devenue considérable. Dans la cuvette du barrage d'Oued-Fodda, les dépôts alluvionnaires représentent 23 millions de mètres cubes en douze ans, soit de 4 à 7 millimètres de terre décapée. Le vent a raison des plus riches terroirs, de l'Ukraine au Middle West américain. Le Mississipi charrie des tonnes de boue. Les rivages de la Méditerranée sont détruits par le ruissellement des eaux devenu mortel à cause du déboisement.

La Mésopotamie, grenier à blé de l'Antiquité, est un désert. L'Espagne aux orgueilleuses forêts voit sa végétation disparaître et les calvities harmonieuses des montagnes de Grèce évoquent les dévastations des antiques constructeurs de navires. Combien de pins et de chênes du Pinde ou de l'Hymette disparus au fond des eaux ?... Le monde est menacé dans sa manne nourricière. »

Oui, mais voilà ! Pour assurer le développement intense de l'industrie, de la machinerie, grosses consommatrices d'électricité, pour les besoins matériels de plus en plus impérieux des êtres humains en surnombre: envahissement des cités, construction, produits manufacturés, papier, meubles, lumière, etc., il a fallu empiéter sur les richesses naturelles et nutritives, déboiser, construire des barrages, appauvrir les sols par des méthodes de rendement excessif, tandis que partout la population continue à enfler dépassant toujours les prévisions et déjouant tous les calculs.

La politique surnataliste suivie par les gouvernants après la première grande guerre s'est révélée malfaisante, néfaste, dangereuse, que ce soit en Allemagne, en Angleterre « où l'agriculture la plus moderne ne peut nourrir la population que quatre mois par an », en Italie, en France, en Belgique, qui doit importer les deux tiers de son blé, en Espagne où « le régime alimentaire fruste des Espagnols, est dû à l'usure de leur sol » et dont les 30 millions d'habitants représentent le double de la population de 1850, le Portugal qui voit ses 8.000.000 de ressortissants s'accroîtrent de 100.000 par an et qui est incapable de pourvoir à leurs besoins alimentaires. Quant aux pays Balkaniques, s'ils sont « riches en hommes, ils sont pauvres en sols ». En Grèce la famine est endémique comme en Yougoslavie, et pourtant ce sont des peuples parmi les plus sobres d'Europe. La Chine connaît la disette et l'austérité. Le Japon s'est vu tellement menacé dans ses plans économiques qu'il a dû prendre des mesures sérieuses contre la prolifération débordante de ses sujets. Quant aux Etats-Unis, le mal ici n'est pas purement démographique. « Il n'est pas non plus dans l'insuffisance des ressources, mais dans la répartition et l'organisation néfaste de la consommation. Une enquête récente du **Joint Economic Committee** du Congrès américain, a révélé qu'en dépit de l'extraordinaire prospérité économique des dix dernières années, un cinquième des familles américaines vivaient à la limite de la pauvreté. La faim existe pourtant, dans cette partie du continent; non la faim du type chinois ou indien, mais, ça et là, une avitaminose inquiétante, une carence chronique en protéines. A New-York même, les vitamines D, les sels, sont en défaut. Le Sud des Etats-Unis, avec ses 11 Etats et ses 30 millions d'habitants, ne compte que 27 % de ceux-ci qui disposent d'un régime alimentaire adéquat. Les deux tiers ont un régime insuffisant, en dépit de la richesse des sols et de la clémence du climat. »

Il reste à savoir, maintenant, si les pays fortement productifs et qui amassent parfois des stocks importants de denrées agricoles, peuvent en faire bénéficier les peuples sous-nourris. C'est un argument que l'on entend souvent que celui-ci : il faut que les bien nourris viennent en aide aux sous-alimentés ! « Nul ne contestera l'opportunité de cette recommandation, poursuit M. Bonnefous. Il reste à savoir si elle est pratiquement réalisable. Les spécialistes les plus autorisés viennent de démentir la thèse optimiste qui croit possible une amélioration massive de la distribution des denrées alimentaires dans le monde. L'écart entre les besoins et les disponibilités des pays sous-développés, selon M. Autrey, chef de la Division de la Nutrition à la F.A.O., est tellement considérable qu'aucun transfert de denrées alimentaires d'une zone à l'autre ne suffirait à la combler. »

Et Gaston Bouthoul pense, lui, que « si on leur offre sans qu'il leur en coûte un travail correspondant, un supplément de subsistance, la natalité aussitôt s'accroîtra d'autant... Or le problème des pays sous-développés est en réalité un problème de surpopulation. »

Il n'est guère possible, dans le cadre limité d'un article, de développer comme il conviendrait qu'il le fût, un sujet d'une telle envergure. Je ne peux que recommander à ceux que les problèmes mondiaux intéressent, qui désirent connaître et approfondir les causes fondamentales du déséquilibre actuel et ses répercussions angoissantes, de se reporter aux ouvrages d'auteurs tels que Gaston Bouthoul, William Vogt, Roger Heim, Edouard Bonnefous qui ont ramassé une solide argumentation au cours de leurs voyages d'étude dans le monde. Nous avons eu, avant eux, parmi les nôtres, des hommes qui ont, les premiers, jeté le cri d'alarme : Paul Robin, Gabriel Giroud (G. Hardy), Eugène Humbert, Manuel Devaldès, Francis Delaisi, etc..., mais une loi supercélérate leur a imposé silence au moment où, justement, il était encore temps de parer au danger. Aujourd'hui la menace se précisant on voit surgir un peu partout des appels à la sagesse. Il est bien tard.

Il va sans dire que le fléau « surpopulation » joint à la mauvaise gestion des gouvernements, à l'exploitation éhontée, à la spéculation, aux intérêts sordides des rois de la finance internationaux a aidé à jeter le monde dans un tel marasme que l'on peut se demander comment il pourra en sortir . Et c'est comme toujours le spectre de la guerre, des divisions sociales, des conflits internes qui surgit à nos yeux. « Laissez faire Vénus et vous aurez Mars », écrivait, il y a déjà longtemps, Bergson. Et M. Bonnefous dans **La Terre et la Faim des Hommes**, donne cet avertissement : « Si l'Occident se refuse plus longtemps à prendre conscience de l'immense danger que la loi du nombre fait peser sur lui, la liberté dans le monde se trouvera en péril. »

Je suis lassée de répéter depuis tant d'années cet avertissement, sous toutes ses formes, resté, hélas ! si peu répercuté. C'est le seul sentiment de faire œuvre utile qui m'incite à persévérer.

(1) En vente au **Monde Libertaire.**

CENDRARS le Magnifique

BLAISE CENDRARS est mort ! Cendrars n'était pas de chez nous, Cendrars n'était de nulle part, Cendrars réunissait en lui le monde prodigieux de l'aventure et du rêve et cette fantasmagorie se frayait un chemin difficile à travers des mythes et des préjugés qui furent ceux de son époque. La révolte de Cendrars fut instinctive, élémentaire, authentique, contradictoire. D'instinct, Cendrars, bête littéraire, prodigieuse de vitalité, était contre, et cela assure la survie de sa pensée dont on pourrait craindre qu'elle ne s'essouffle dans le sillage de la voie royale où son style l'a engagée.

Je revois le vieux pirate, dans cette petite cahute de la rue Jean-Dolant, à l'ombre de ce haut mur gris qui comprime les passions auxquelles la société a mis des fers et qui, dérision, porte le nom de « La Santé ». Son masque, crevé de vallées profondes où semblent s'inscrire les longues courses sous le vent qui donnèrent naissance à une œuvre littéraire en marge, éclairé de ses yeux merveilleux de luminosité, ricane devant l'impuissance des hommes à donner à leurs péchés une surface décente.

Et là peut-être fut l'originalité du poète, du chroniqueur, de l'artiste. Ne nous y trompons pas, l'œuvre est difficile à aborder pour celui qui ne veut lire que le récit des aventures qui en sont la trame. La phrase qui est longue chemine autour du sujet, le vide de toute sa substance, en définit tous les contours avant de se clore sur une pétarade de mots qui le coule dans le bronze. Son style l'apparente à Kipling, à Miller, à Malaparte. Il faut l'aborder par les récits : « L'Or », prodigieuse évocation de la dévastation de la Californie par le monstrueux essaim d'aventuriers qui dévasteront ce pays luxuriant, ou « Rhum » qui évoque une carrière d'aventuriers coloniaux exemplaires, avant d'ouvrir les grands romans plus ambitieux, « Dan Yack », « Moravagine » qui, bien que Cendrars s'en soit défendu, témoignent de ses rapports « tumultueux » avec les surréalistes.

Mais je pense que ce sont surtout ses chroniques qui survivront et aucune d'elles ne me paraît supérieure à « Bourlinguer ». Les chapitres qui divisent cet ouvrage évoquent les grands ports et leur vie mystérieuse, est le prétexte à la description du monde particulier de l'auteur; ses amitiés, ses colères, ses préjugés, ses révoltes, ses partis-pris, ses mythes sont le prétexte à de prodigieux exercices de style : le bombardement hallucinant de « Hambourg », la rixe de « Rotterdam », la ripaille de « Anvers ». Dans le dernier chapitre, « Paris port de mer », Cendrars nous livre ses maîtres dans l'art d'écrire et nous trouvons dans ce choix la logique qui conduit à sa « manière » Saint-Simon, Balzac et surtout l'incomparable Rémy de Gourmont.

Certes, Cendras est souvent agaçant par ses parti pris. Il est cocardier, vaniteux, doctoral, mais en même temps il hait la guerre, méprise les jeux politiques et son problème est l'homme, qu'il habille avec une démesure qui est le reflet de son âme restée enfantine par certains côtés. Il mêle la fable à la réalité avec une impudeur qu'on lui a parfois reprochée comme si l'art du poète ne consistait pas à s'évader des réalités étriquées. Car Cendars fut également un poète et seule l'ombre de Guillaume Appolinaire qui fut son ami l'empêcha, injustement à mon avis, d'accéder à la première place, à la tête d'une école qui bouleversa la tradition poétique.

L'importance de Blaise Cendras ne fera que grandir. A la charnière d'un monde qui s'écroule et d'un autre qui naît, son imagination embarque le lecteur dans ce monde merveilleux de l'aventure dont les ingénieurs s'évertuent à boucher les issues.

L'écrivain est mort pauvre, paralysé, et l'on pouvait croire que justement l'Académie Goncourt était une création destinée à recueillir ces monstres de la littérature qui effraient l'autre, celle des généraux, des abbés et des marquis. Les dix en ont décidé autrement ! Il est vrai que la stature du vieux brigand aurait masqué leurs chétives personnes. La parole est maintenant au public et je suis bien persuadé qu'on lira encore « L'Or » à une époque où les Dorgelés et autres Carco seront bien oubliés.

L'œuvre de Blaise Cendras est éditée par Denoël et par Grasset.

le monde libertaire
Des Lettres et des Arts

LE CINÉMA EN QUESTION

Réponse à Maurice Joyeux
par A. VIADER

VOICI quelques semaines Maurice Joyeux posait ici même la question « Qu'est-ce que le cinéma ? » ; et il répondait en substance : le cinéma n'est pas un Art, ce ne peut être qu'un divertissement, un moyen d'évasion pour le spectateur qui cherche avant tout sur l'écran une image déformée et idéalisée de lui-même.

Joyeux appuyait ses conclusions sur une analyse du cinéma considéré comme une industrie en tenant pour négligeables les possibilités qu'il peut offrir en tant que moyen d'expression. C'est sur ce dernier point que son étude me paraît surtout superficielle et que je voudrais d'abord lui répondre.

Lorsque le cinéma est apparu on n'y a vu d'abord qu'une curiosité scientifique dont le principal intérêt résidait dans le mouvement des images. Mais au fur et à mesure des perfectionnements techniques le cinéma a vu s'affirmer son originalité en même temps que s'élargissait l'éventail des moyens offerts au metteur en scène pour s'exprimer. La succession des images à un rythme endiablé, l'utilisation outrancière du truquage aboutissaient dans les films de Mac Sennet à ces poursuites désopilantes qui font s'écrier encore : « Ça c'est du cinéma ! ». Par la suite l'emploi d'un éclairage étudié, la découverte du « gros plan, des prises de vues sous divers angles, permettant de donner un relief particulier à telle ou telle image, l'utilisation d'un montage et d'un découpage, l'apparition du « parlant » enfin, ont concouru à faire du cinéma un moyen d'expression intégral distinct de tous les autres, possédant ses propres règles et sa propre personnalité.

Cet enrichissement du langage cinématographique ne s'est certes pas fait au hasard. Il a été et contiue d'être le fruit du travail des réalisateurs, de leurs recherches, de la confrontation permanente entre l'homme et l'œuvre, de l'incessant effort d'adaptation du moyen à la fin poursuivie. Chaque auteur peut ainsi s'exprimer dans son style particulier, modelant suivant sa personnalité et son inspiration les techniques mises à sa disposition. Et c'est parce qu'au terme de sa lente maturation il est devenu un authentique moyen d'expression que le cinéma a pu s'insérer dans les courants idéologiques et spirituels de notre temps et qu'on a vu l'éclosion d'écoles et de familles de réalisateurs cherchant à traduire dans le langage cinématographique une certaine vision de notre monde et de ses réalités sociales et historiques.

J'ai employé le terme « moyen d'expression » et non celui plus restrictif d' « Art ». Pourtant l'art cinématographique est réalité ainsi qu'en témoignent un certain nombre d'œuvres qui demeurent et demeureront : quarante ans après on fait la queue pour voir le « Cuirassé Potemkine » ou la « Ruée vers l'Or » ; dans quarante ans peut-être se pressera-t-on aux reprises d' « Un Condamné à Mort s'est échappé » ou d' « Hiroshima mon Amour ». Mais il s'agit là d'une infime minorité de films et non pas de la production consommée à longueur d'année par des centaines de milliers de spectateurs dans les salles de quartier et de banlieue. Car si le cinéma est un Art il est aussi et surtout le spectacle populaire par excellence. Très tôt les foules ont déserté le Music-Hall et le Café-Concert pour accourir dans les salles obscures et vibrer aux exploits de héros des films à épisodes. Le succès de ces histoires pour grands enfants tient au fait qu'elles coïncidaient avec un certain stade du développement du cinéma. Ce qui faisait leur charme malgré les imperfections techniques c'était leur fraicheur, la foi du réalisateur, sa complicité avec le public. Tandis qu'aujourd'hui le cinéma d' « évasion » n'est la plupart du temps que le véhicule à peine déguisé de la propagande officielle, sans qu'il y ait de la part du réalisateur le moindre effort pour établir le dialogue avec le spectateur. L'entreprise délibérée d'abrutissement mise seulement sur ce pouvoir de dépaysement propre au cinéma qui permet à n'importe quel père de famille qui sort sa femme et ses enfants le dimanche après-midi de s'identifier au G.I. pourfendeur de Japonais et au plus séduisant des joueurs premiers... Bien plus, on a fabriqué une fois pour toutes un spectateur « moyen », honnête homme à l'âme simple grand amateur de jesse et de bagarre, et c'est en fonction de ce héros qu'est orientée la production cinématographique de même que les programmes de la radio et de la télévision, la presse du cœur et les journaux illustrés. Est-ce dire qu'un bon film doit être obligatoirement austère et ennuyeux ? Pas le moins du monde mais qu'il s'agisse de cinéma d'Art ou de cinéma d'évasion il ne peut y avoir de vrai cinéma sans recherche formelle avec le public, sans finalement que le spectateur soit concerné par ce qui se passe sur l'écran.

Les difficultés auxquelles se heurte tout réalisateur un tant soit peu non conformiste, que ce soit en Amérique, en France, en Italie ou dans n'importe quel pays où règne une « morale officielle » sont trop connues pour qu'il soit besoin d'insister longuement là-dessus. Il n'est peut-être pas inutile pourtant de rappeler quelques vérités, ne serait-ce que pour établir un peu plus clairement les responsabilités, la toute puissance des monopoles de Hollywood finit jadis par avoir raison de la carrière de réalisateur de Eric von Stroheim ; plus près de nous le « Sel de la Terre » ne fut tourné qu'au prix de mille difficultés,

Le véritable problème de la production cinématographique est d'ordre économique et politique. Il ne saurait mettre en question la valeur du cinéma en tant qu'entreprise de connaissance et de progrès.

Il y a eu Chaplin, Eisenstein, Dreyer ; il y a Bergman, Bresson, Antonini, Resnais et d'autres encore. On peut aimer ou ne pas aimer leurs films, on peut être d'accord ou non avec leur vision du monde, on ne peut pas leur refuser un minimum de confiance.

Et à côté des gloires consacrées il y a ceux qui à travers des expériences parfois maladroites cherchent à renouveler le langage cinématographique. L'existence d'une production d'avant-garde, même si elle ne touche pas d'emblée le grand public est indispensable au progrès et à la vie même du Cinéma. A cet égard l'effort de renouvellement qui se poursuit actuellement à l'intérieur du Cinéma français promet d'être extrêmement fécond.

Pourtant, des plus balbutiants aux plus outranciers tous auront contribué à faire le Cinéma de demain bien plus que ces « valeurs sûres » dont le succès est dû avant tout à quelques « trucs » toujours les mêmes et à la popularité d'un acteur. C'est pourquoi, malgré le snobisme qui peut s'y attacher l'existence de Ciné-Clubs et de « salles d'Essai » va dans le sens de la connaissance et du progrès. Même si les obsessions des lutteurs d'avant-garde paraissent quelquefois éloignées des préoccupations du spectateur, leurs œuvres sont rarement des exercices gratuits. Il existe plusieurs façons d'exprimer des vérités identiques, et il est parfaitement normal et logique qu'un homme qui traite de l'amour comme le fait Resnais dans « Hiroshima » prenne position contre la guerre d'Algérie, ce que se gardent bien de faire nombre de réalisateurs de films plus ou moins « réalistes » ou « populistes » où l'on use abondamment du « Gabin-à-casquette ».

Il faut travailler à libérer le Cinéma de l'hypothèque commerciale et on ne pourra y parvenir qu'en faisant confiance au spectateur. Le mépris du public engendre immanquablement la médiocrité, au Cinéma comme partout ailleurs, et ce mépris se cache trop souvent derrière l'indulgence désabusée de ceux qui disent que la masse des spectateurs est incapable de combeauté et qu'après tout on n'a prendre l'intelligence et la qu'à lui servir un Cinéma digestif et sans complications. Pour rendre le public exigeant sur la qualité du spectacle il faut d'abord lui demander un effort de compréhension, ne pas craindre de présenter des œuvres réputées « difficiles », faire connaitre les auteurs et les films « maudits ». Tout le monde aujourd'hui va au cinéma. Il dépend de chacun de nous qu'il devienne vraiment l'instrument de culture et de libération de l'homme qu'il doit être à notre époque.

Un désillusionné

UN très intéressant ouvrage a récemment paru, auquel on n'a pas accordé toute l'attention qu'il mérite. Il s'agit des mémoires d'un écrivain allemand ex-communiste qui a entrepris, non pas de faire une critique du Marxisme-léninisme-stalinisme mais de raconter une expérience vécue, passionnante en elle-même et aussi parce qu'elle témoigne pour toute une époque, remuant d'ineffaçables souvenirs pour ceux qui l'ont vécue et, apportant à notre génération des connaissances indispensables pour bien comprendre les faits d'hier, ceux d'aujourd'hui et même de demain.

par Roland LEWIN

« Au commencement était la peur et la peur était en moi et la peur était moi », telle est la phrase significative par laquelle Gustav Régler commence son autobiographie intitulée : « Le glaive et le fourreau » (allusion aux mots du Christ : « Range ton glaive dans le fourreau... »). Qui est-il ? Un héros ? Non, car, pour emprunter une expression à William Faulkner, « N'importe qui peut un jour ou l'autre tomber dans l'héroïsme comme on tombe dans une bouche d'égoût ». Non, pas un héros mais un homme digne de ce nom, un idéaliste sincère et un militant courageux qui qui a été présent, les armes et la plume à la main, partout où furent bafouées, durant ces quarante dernières années, la liberté et la justice. Sa vocation révolutionnaire, il la définit ainsi : « Personne n'a le droit de vivre en jouisseur à côté de la détresse, fuir les problèmes de son époque pour ne s'occuper que des siens propres, se dérober avec cynisme aux devoirs envers le frère, le voisin malade, l'ami menacé ». (p. 302).

Gustave Regler est né en Sarre en 1898. A dix-huit ans, il part au front, y est blessé. Puis c'est la révolution. Il fait tout d'abord le coup de feu aux côté des social-démocrates, à Berlin, contre les spartakistes. Après l'assassinat crapuleux de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, il rejoint les rangs des « rouges ». Surviennent ensuite d'autres bouleversements ; l'instauration de la république de Weimar, l'inflation la crise du chômage, la montée du nazisme et son avènement au pouvoir. Obligé alors de s'exiler il se réfugie en France d'où il participe à l'organisation du célèbre contre-procès des incendiaires du Reichstag et à la campagne contre le rattachement de la Sarre à l'Allemagne. Entre temps, il a écrit, publié. Il est donc invité aux congrès des écrivains, à Moscou, en 1934, puis à Paris en 1935. Mais au cours d'un second voyage en U.R.S.S., il ne rencontre plus les mêmes visages et se heurte au bureaucratisme, aux intrigues, à la terreur, au larbinisme. C'est le début des grands procès et de la sanglante purge qui vont balayer la vieille garde révolutionnaire. Son opposition aux directives officielles du Parti commence alors à se manifester. Mais le temps n'est pas aux réflexions : la guerre civile vient d'éclater en Espagne ; il faut passer aux actes. Il combat aux côtés de la douzième brigade internationale, dont il est le commissaire politique, jusqu'à la défaite des républicains. Puis c'est le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Il veut s'engager dans l'armée française ; on l'interne au camp de Vernet. Finalement, il se retire au Mexique poursuivi par une campagne de calomnies motivées par le fait qu'il s'est permis de critiquer ouvertement le Parti et de réprouver ses méthodes. On le traite de renégat et on va même jusqu'à le dénoncer comme étant « un agent à la solde des impérialistes ». Finalement, il répond à ces accusations « L'un de vous croit-il vraiment que je suis, moi, un agent nazi. Avec mes dix-sept éclats d'obus fascistes dans le corps ? » (p. 397).

Gustav Regler a su exposer avec beaucoup de relief le désenchantement du communisme. Tout au long de ce document d'histoire contemporaine sont brossés les portraits de personnalités qu'il a bien connues et qui ont contribué à modeler le visage de notre époque. Parmi les « politiques », citons : Ernst Toller, Gustav Landauer, Léviné (trois grands révolutionnaires allemands des années 18-20), Hugo Eberlein (secrétaire du Komintern et trésorier de l'Internationale communiste), Willi Münzenberg, Karl Radek, Walter Ulbricht, Bela Kun, Dimitrov, Kamenev, Boukharine, Vorochilov, Kaganovitch, Molotov..., sans oublier le boucher d'Albacète, André Marty.

Parmi les gens de lettres, citons : le poète allemand Johannes R. Becher Ludwig Renn (auteur de « Guerre » et « Après Guerre »), Théodor Plievier (auteur de « Galériens du Kaiser » et de la célèbre trilogie « Moscou-Stalingrad-Berlin »), Anna Seghers (auteur de « La Septième Croix » et « Les morts restent jeunes »), Arthur Kœstler, Ylya Ehrenburg, Maxime Gorki, Victor Serge, Boris Pasternak, le poète espagnol Antonio Machado, Henri Barbusse, André Gide, Louis Aragon, André Malraux, Ernest Hemingway.

« Le Glaive et le Fourreau » est un livre qu'il faut lire, non pas une fois mais deux.

Gustav Regler : « Le Glaive et le Fourreau » (405 pages), Librairie Plon, 15,40 NF.

DERNIÈRE MINUTE :

A l'heure où nous mettons sous presse, se termine la grande soirée du récital de Léo Ferré au Théâtre du Vieux Colombier (21, rue du Vieux-Colombier).

Ce fut une soirée éblouissante. Ceux qui aiment le talent de Léo Ferré, ceux qui aiment la belle musique, la virtuosité des accompagnements, ceux qui aiment la poésie, l'émotion, la révolte ont été servis.

Un accueil enthousiaste fut réservé à Léo Ferré, à ses musiciens, ses machinistes et éclairagistes, à Madeleine Ferré qui a mis en scène, sans aucune concession à la facilité ou au vulgaire, le plus extraordinaire « tour de chant qu'il nous fut permis d'entendre et de « voir ».

Ne manquez pas cela. Je vous assure que vous le regretteriez.

Suzy CHEVET.

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★

● C'est le vendredi 10 mars qu'aura lieu au MOULIN DE LA GALETTE le GALA ANNUEL du Groupe Louise MICHEL.

● Nous savons déjà que vous pourrez y applaudir,

RENÉ-LOUIS LAFFORGUES

LES GUARANIS | **LES 3 HORACES**
JEAN YANNE | **FRANCIS LIROLA**
| **BOBBY LAPOINTE**

ROSALIE DUBOIS

qui dans le cadre de la Butte où elle a vécu interprète ses derniers succès.

● Un programme nouveau, magnifique dans un cadre et une ambiance unique ; ne manquez pas cette soirée pour 5 NF.

● On peut déjà retenir ses places à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, à la C.N.T.E., 24 rue Ste-Marthe, à la librairie du Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck. et au Moulin de la Galette.

● Le programme complet dans le prochain numéro du M. L.

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★

THÉATRE
LE GRAIN SOUS LA NEIGE

C'est à un double titre que tous nos lecteurs, sympathisants et militants voudront assister au spectacle du Théâtre de l'Alliance, « Le Grain sous la Neige » œuvre de notre ami et collaborateur Daniel Guérin, tirée d'un livre d'Ignazio Silone.

Ces deux références se trouvent honorées par une pièce qui défend non nos théories mais notre esprit, qui exalte l'individu et l'oppose au système, qui chante la vie avec tout ce qui en fait la grandeur et le charme, charme et grandeur que les moraux aveugles, les partis rigides ne savent ni sentir ni comprendre.

Le cri du héros dépouillé du poids des contraintes politiques le résume :

« Ce n'est pas en moi l'homme de parti, mais l'homme qui juge la société inacceptable ».

Cependant cet esprit libertaire ne se fait jour au cours de la pièce, qu'à travers la vie des personnages, à travers leur drame, leurs aspirations, leurs faiblesses, leur grandeur et leur médiocrité. C'est assez dire qu'il ne s'agit nullement de ces conférences dialoguées pour qui le théâtre n'est plus qu'un prétexte et qui déçoivent aussi bien l'amateur d'art dramatique, que l'amateur d'éloquence, l'un comme l'autre regrettant que l'auteur soit resté à mi-chemin de la tribune et des tréteaux.

Ici les personnages sont typés, leurs conceptions sociales loin d'alourdir ou de ralentir l'action s'en dégagent et la prolongent.

C'est pourquoi j'hésiterai à nommer pièce à thèse l'œuvre qui nous est offerte, à moins de bien vouloir me souvenir que ce sont les auteurs beaucoup plus que les genres qui se trouvent condamnés, et que pour la gloire de ces pièces à thèse qu'on déclare dépassées je devrai me souvenir du « Mariage de Figaro » de « Chatterton » et, plus près de nous, de toutes les satires sociales de Courteline de « L'Ami des Lois » à l'article 330.

« Le grain sous la neige » commence donc, avec l'adaptation de Daniel Guérin, une carrière théâtrale. Elle va s'inscrire parmi les devancières au répertoire des œuvres valables, de celles qui demeurent, de celles que vous voudrez voir et entendre.

Maurice LAISANT.

RADIO

La vigueur revendicative et révolutionnaire des travailleurs belges (sans chauvinisme aucun, je me sens présentement assez fier de mes ascendances Wallonnes), nous a quelque peu poussé, en ce début d'année, vers les 484 mètres de Bruxelles I.

Si la Tribune Syndicale de cet émetteur d'Etat est fortement empreinte du réformisme le plus émasculé, en revanche il existe une production de grande valeur chaque samedi à 19 heures :

« La Pensée et les Hommes », émission de Philosophie et Morale Laïques. Certes, tout n'y est pas parfait pour notre goût, mais la R.T.B. peut être fière de l'objectivité et de la minutie apportées à cette réalisation. Les sujets les plus variés sont traités par des gens éminents qui donnent ainsi un précieux contrepoids sur une antenne ou l'obscurantisme religieux dispose d'une large diffusion.

ooOoo

Les amateurs de Bel-Canto sont particulièrement gâtés le samedi de 13 h. 15 à 14 h. sur le même Bruxelles I et le dimanche de 13 h. 35 à 14 h. 20 sur l'émetteur R.T.F. Régional France II avec l'émission de Dominique Plessis « Une saison d'Opéra ». Ici, il n'y a place que pour les possesseurs de cordes vocales solidement travaillées. La présentation est agréablement dite et la vaste documentation sonore des discothèques de la R.T.F. offre à tous, connaisseurs ou curieux, un ample champ d'érudition lyrique.

ooOoo

Toutes les radios font de plus en plus de place aux radiophoniques de toutes sortes, généralement primés et enregistrés au cours d'émissions publiques. Je n'ai rien contre ce genre de compétition, mais en fait, que reste-t-il à l'auditeur assidu après l'écoute ? Sans doute de l'admiration pour le phénomène qui vient de quitter le micro avec en poche une somme plus ou moins rondelette. D'aucuns affirment que ce sont là des émissions éducatives. Voire ! pour ma part, je pense que presque toujours les heures d'antennes à écoute intense dont disposent ces sortes de matches gagneraient à traiter assez profondément des sujets sérieux sans être pour cela austères. Il existe sur Paris IV — 312 mètres — des émissions de culture française auxquelles des professeurs de disciplines variées apportent tous leurs soins. Chaque jour, cet émetteur diffuse Radio-Sorbonne de 10 à 11 heures à midi et de 14 à 16 ou 17 heures, le dimanche de 9 à 12 heures et de 14 à 18 heures. Malheureusement, ces horaires ne conviennent guère qu'aux étudiants. Cependant, l'autodidacte qui dispose de peu de temps peut faire son profit (et c'est là le miracle radiophonique) de ces véritables cours, sans pour autant abandonner le bricolage qui occupe bien souvent ses rares heures de loisirs.

J.-F. STAS.

A TRAVERS LES REVUES

Dans le cadre d'une enquête sur la critique, la revue de cinéma « POSITIF » a posé à différents critiques collaborant à des revues ou des hebdomadaires de gauche la question : « Donnez votre opinion sur la critique de gauche, ainsi qu'une définition de cette critique ».

C'est par une réserve que débutent dans l'ensemble les réflexions des critiques interrogés : il ne suffit pas de collaborer à une revue de gauche, il est même fréquent de voir les rubriques de cinéma des périodiques de gauche tenues par des gens de droite, ou par des hommes que leurs options politiques situent à gauche, leur sensibilité par contre à droite. Ainsi se trouve défini le premier écueil de la critique de gauche : éclectisme, opportunisme ou esthétisme (réponses de Roland Barthes, Marcel Martin, Louis Marcorelles). De ses origines bourgeoises ou petites-bourgeoises, l'intellectuel garde un goût et des réflexes modelés par une culture d'agrément sinon une éducation conservatrice. Il se laissera emballer par les qualités purement formelles, sans se poser la question de la signification même de l'œuvre. Il reculera, horrifié, devant l'idée d'une culture « politisée ».

Ce qui d'ailleurs se comprend si l'on envisage le deuxième échec d'une critique de gauche, le sectarisme. Ici, c'est à des ergotages sur les intentions du film que succombera le critique, sinon à des partis-pris grossiers : génial tout ce qui vient d'U.R.S.S., au-dessous de tout ce qui est fait en Amérique.

« Le contenu peut être révolutionnaire ou réactionnaire, mais aussi la forme ; on aurait tort d'oublier qu'un film idéologiquement révolutionnaire peut être esthétiquement rétrograde ou retardataire mais que l'inverse est aussi vrai et que par conséquent une critique idéologique seule ou une critique esthétique seule sont à la fois insuffisantes et dangereuses. » (M. Martin).

Comment, dans ces conditions, un critique de gauche doit-il aborder un film ? Il doit s'imposer, tout d'abord, un effort de lucidité (Raymond Borde, Albert Cervoni, Martin, Philippe Esnault) et d'ouverture d'esprit, stimuler en même temps la lucidité du spectateur en éclairant pour lui l'arrière fond économique et historique de l'œuvre. Cette lucidité sera d'autant plus vigilante et plus opérante, elle réagira d'autant plus contre la contamination par la culture bourgeoise qu'elle participera plus étroitement à des élans de révolte (Borde, Louis Seguin). La critique de gauche doit être démystificatrice, dénoncer non seulement les œuvres ouvertement réactionnaires, mais attaquer violemment les films anodins qui distillent jour après jour une morale conservatrice, une idée bourgeoise du bonheur. Il faut pulvériser « la gentillesse, le remords, l'humilité franciscaine ». « Cette agressivité, c'est en définitive notre seule chance de résister à l'esclavage béat, écrit Borde, qui conclut : « Pour l'instant, la critique doit être, comme la gauche elle-même, d'un anarchisme catégorique. »

Ce qu'il faut exiger, du critique comme du créateur, c'est le sens de sa responsabilité (Marcorelles, Barthes, Bernard Dort). Il faut éprouver la vision du monde d'un auteur (Dort), notion qui réunit celles de « fond » et de « forme ».

R. FUGLER.

oOo

ERRATUM : En fin de mon dernier article, il fallait lire : « La confrontation avec une pensée chrétienne... » et non pas « la compensation » !

DISQUES
LES GUARANIS ET LÉO FERRÉ

1 jolie fille + des garçons pleins de talent + 1 harpiste du tonnerre + des chansons bien choisies = un ensemble « comme ça » (pouce en l'air), ou encore : nos amis les Guaranis. Leur dernier disque vient de sortir chez Barclay (1). On y retrouve, avec les classiques **Fête des Fleurs** et **la Bamba**, des airs du folklore paraguayen et péruvien.

Mes préférences vont toutefois vers **Recuerdo de Y paracai, Pajaro campana** et surtout à **Cascada** où le harpiste étale sa virtuosité... sur des consonances de l'air du 3e Homme.

Assez curieux de retrouver dans cette musique sud-américaine certaines formes harmoniques des ritournelles italiennes et du fandango. A l'ancienneté, c'est la première qui prend le pas.

Bravo amigos ! c'est un bien agréable moment qu'on passe en votre compagnie.

★

Bravo aussi à toi, Ferré ! Vous voulez bien que je te dise « tu », ami Léo ? Les huit chansons de ton dernier disque sorti lui aussi chez Barclay (2) sont égales à toi-même. Il me serait bien difficile de faire un classement, elles sont toutes à entendre... et à réentendre (3).

Notons, comme au bahut : **Paname** : T.B. ; **Merde à Vauban** : T.T.B. ; **Les Poètes** : T.B. ; **La Maffia** : T.B. ; **Jolie Môme** : T.B. ; **Comme à Ostende** : T.B. ; **Quand c'est fini, ça recommence** : T.B. ; **Si tu t'en vas** : T.B. (la musique de cette dernière m'emballe).

Me permets-tu, ami Léo, une petite, — oh ! toute petite — critique : dans **Merde à Vauban** qui est peut-être ma préférée, je goûte moins les « merde à Vauban » répétés par l'orchestre ; ce soulignage enlève de l'intensité dramatique au texte et ta musique n'a nul besoin de ces truquages à la Jacques Hélian pour accrocher l'oreille.

En parlant d'orchestre, les copains qui t'accompagnent sont, eux aussi, dignes d'éloges.

A l'heure où sort notre journal, tu débutes au « Vieux Colombier », mon cher Ferré. A toi, à tes copains, un merde bien sincère et bien affectueux.

MIDAS.

(1) BARCLAY 86.054.
(2) BARCLAY 80.133.
(3) Discret appel du pied !

CINÉMA
ALAMO

TEXAS 1835. Les colons américains se révoltent contre le gouvernement mexicain dont ils sont les sujets. Le général Santa-Anna pourchasse les rebelles avec une armée bien équipée de 7.000 hommes. Le général Houston lève ce qu'il peut de volontaires, mais il lui faut du temps pour les organiser et les entraîner. Deux cents « patriotes » sacrifiés sont laissés en arrière garde dans les bâtiments en ruine d'une ancienne mission pour retarder la progression des troupes mexicaines.

Quelques « réguliers » sous les ordres du « colonel » Travis, qui assure le commandement en chef (un bel homme ce Travis : l'étoffe de notre Guide à 55,9 %, sûr de sa supériorité sur la « plèbe », etc.). Une centaine de Texans commandés par le « colonel » Bowie (auquel on fait tout de même dire une phrase pas trop bête : « Ils n'ont pas peur de mourir ; mieux, ils n'ont pas peur de vivre »). Travis ne peut pas le sentir parce que justement il représente la « plèbe » : émigrant enrichi, marié à une mexicaine, un peu porté sur le bourbon, tueur au couteau. Une vingtaine de gars du Tennessee commandés par le fameux « colonel » Davy Crockett, grand pourfendeur d'Indiens devant le prétendu Eternel.

Que cette profusion de colonels ne vous induise pas en erreur : nous sommes bien au Texas en 1835, pas au procès des barricades.

A partir de ce canevas, imaginez quelques discussions hautement philosophiques, et à l'eau d'Hollywood coupée de whisky sur l'égalité, la discipline qui fait la force..., l'existence de Dieu, la patrie, le sens de l'honneur, l'utilisation du mensonge pour servir une bonne cause, etc. Rien n'y manque. Pas même l'invocation familière de leur Très-Haut devant le corps de l'ami-très-cher qui-vient-de-tomber-sous-les-balles-ennemies : « Je ne me suis pas souvent adressé à Toi, mais cette fois-ci ça en vaut la peine... Si Tu veux que tous ces hommes soient sauvés, Tu en sera remercié. Si Tu veux qu'ils meurent, avant de les juger pour l'éternité, rappelle-Toi que ce sont de braves gens »... And so on nerie...

A un contre trente-cinq, l'affaire ne fait pas un pli et nos braves gens se font joyeusement étriper au canon, au sabre, à la baïonnette, à la lance, etc. Les séquences de la bataille finale, du massacre, sont d'ailleurs les moins mauvaises. Des gosses que leurs mères avaient amenés dans la salle en croyant leur montrer un western classique (on ose l'espérer) et qui, au début s'excitaient pour les « Gentils » contre les « Méchants » (sic), se turent vite devant cet étalage sanguinolent où les blessés à l'arme blanche hurlent leur douleur avant d'être achevés.

Avec leur naïveté congénitale, les Américains ne craignent pas de montrer la guerre telle qu'elle est. Malheureusement, dans leur immense majorité, ils sont incapable de faire 2 + 2 = 4, de se rendre compte que les discours enflammés sur Dieu, la patrie, l'honneur, etc., ne conduisent qu'à ce massacre final, ne peuvent avoir d'autre conclusion logique.

Il est possible que John Ford ait donné un coup de main à son ami John Wayne, pourtant le fruit de leurs amours est aussi pompeux, pompier, pontifiant, bavard, présomptueux, bêtifiant, ennuyeux, cocardier, inintéressant et long, long, long que l' « Austerlitz » de M. Abel Gance.

Si vous voulez voir de bons films sur la guerre, cherchez dans les programme « Attaque » de Robert Aldrich, mieux encore « Le Pont ». Si vous passez par hasard devant un ciné qui vous propose « Alamo », fuyez.

M. PRÉVOTEL.